

**LES VENDANGES DE
SURESNES**
COMÉDIE

DU RYER, Pierre
1636

**LES VENDANGES DE
SURESNES
COMÉDIE**

Par P. DU RYER, Secrétaire de
Monseigneur le Duc de Vendôme.

M. DC. XXXVI. AVEC PRIVILEGE DU ROI.

**À TRÈS HAUT ET TRÈS PUISSANT
PRINCE CÉSAR DUC DE VENDÔME, DE
MERCŒUR, PENTHIÈVRE, de Beaufort et
d'Étampes, Prince d'Anet et de Martigues,
etc. Pair de France.**

MONSEIGNEUR,

J'aurai fait de bonnes vendanges si vous en pouvez seulement supporter l'odeur, et mes vendangeurs seront trop bien récompensés de leur travail si vous leur permettez de prendre un peu de repos auprès de votre grandeur. Il est vrai que j'ai peu de jugement alors que je vous demande tant d'honneur pour des si basses. Et l'on dira sans doute que cette passion qui me presse de vous faire une demande si présomptueuse est encore un reste des maladies qui m'ont persécuté depuis cinq mois entiers. Mais quand l'on considèrera que les vendangeurs pour qui je parle sont sortis de moi je m'imagine facilement que l'on excusera l'ambition d'un père qui veut avancer ses enfants et après tout, Monseigneur, puisqu'ils sont frères de cet Alcimédon qui reçut il n'y a pas longtemps un si glorieux accueil de votre grandeur, je crois que vous ne les rejetterez pas, et que la fortune de l'aîné sera cause de celle des cadets. Vous les avez déjà regardés d'une façon qui me fait dire à leur avantage qu'ils auront bientôt des envieux, et que toute basse que soit leur condition, les plus honnêtes gens la choisiraient bientôt s'ils croyaient qu'elle leur dût faire obtenir les mêmes honneurs. Et véritablement ce ne serait pas sans raison qu'ils feraient ce choix puis qu'il est assuré qu'en quelque qualité que ce soit, il y a plus de gloire à servir un Prince vertueux qu'à commander autre part. Ainsi des personnes de peu que j'ose vous adresser se relèveront et deviendront illustres, ceux qui les eussent méprisées à cause de leur bassesse, les respecteront comme vos créatures et pour moi je n'aurai point de honte d'avouer des vendangeurs pour mes enfants. Enfin Monseigneur cet ouvrage est un divertissement que j'ai tâché de vous préparer durant ces fâcheuses journées où la fièvre me rendait inutile au service de votre grandeur. Je sais qu'il est de peu de conséquence, aussi n'eussé-je eu garde de vous le présenter, si je n'eusse en même temps su que des petites choses, les plus grands hommes font quelquefois leurs divertissements. Sur cette assurance j'ai fondé mon dessein, et je veux croire que s'il ne réussit pas entièrement, vous le considèrerez au moins comme un effet de cette passion qui me fera toujours moins chérir la vie, que les occasions de paraître,

MONSEIGNEUR, DE VOTRE GRANDEUR, Le très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur.

DU RYER.

LES ACTEURS.

TIRSIS, amoureux de Dorimène.

PHILÉMON, ami de Tirsis.

POLIDOR, amoureux de Dorimène.

DORIMÈNE, amante de Polidor.

FLORICE, bourgeoise de Paris.

LISSETTE, villageoise de Suresnes, confidente de Florice.

GUILLAUME, vigneron de Polidor.

OLÉNIE, bourgeoise de Paris, amie de Dorimène.

CRISÈRE, bourgeois de Paris, Père de Dorimène.

DORIFE, mère de Dorimène.

ORMIN, villageois.

Le Théâtre représente Suresnes.

ACTE I

SCÈNE I.

Philémon, Tirsis.

PHILÉMON.

On écrit 'Suresnes', nous maintenons
'Suresne' que si la métrique l'exige. | N'as-tu quitté Paris pour venir à Suresnes
Qu'à dessein d'y mourir ou d'y vivre à la gêne ?
Autrefois l'entretien que l'on avait de toi
Eût pu même augmenter les délices d'un Roi,
5 Cependant aujourd'hui la tristesse la plus forte
A vaincu cette humeur qui charmaît de la sorte,
À te voir maintenant si morne et si rassis
On dirait que tu n'es qu'un portrait de Tirsis.

TIRSIS.

Que n'es-tu véritable, et que n'est-il possible
Que je sois un portrait afin d'être insensible !

PHILÉMON.

L'Amour te fait parler.

TIRSIS.

Et me fera mourir
Si l'oeil qui m'a blessé ne me veut secourir.

PHILÉMON.

15 Tu m'as dit tant de fois que ta chère Florice
N'a jamais rejeté tes vœux et ton service,
On t'aime, et tu te plains ! Qui t'affligerait tant ?
Te faut-il maltraiter pour te rendre content ?

TIRSIS.

20 Il est vrai que longtemps l'amour que j'eus pour elle
Me rendit plus content qu'on ne la trouvait belle,
Mais comme toute fille est sujette à changer
Par sa légèreté je me rendis léger :
Florice n'est donc plus la cause de ma peine
Depuis le jour fatal que je vis Dorimène.
C'est elle que j'adore, et de qui les rigueurs
Ont donné la naissance à toutes mes langueurs.
25 Hélas depuis ce temps j'ignore les délices,

Les meilleurs entretiens me semblent des supplices,
Et quelques voluptés que m'offrent leurs appas,
Mon enfer est partout où sa beauté n'est pas.
Toutefois mes amis n'en savent rien encore
30 J'ai couvert jusqu'ici le feu qui me dévore,
Mon humeur et mon front qui changent chaque jour
Font bien voir mes soucis et non pas mon amour,
Et comme si c'était un défaut en mon âme
Je n'ose découvrir la grandeur de ma flamme.
35 Mais enfin cher ami, c'est à toi que j'accours,
Je te montre mon mal, donne-moi ton secours.

PHILÉMON.

Ne me demande point ce que j'offre à ta peine
Mais dis-moi si ton mal est su de Dorimène.

TIRSIS.

Elle sait mes tourments, et son oeil obstiné
40 Cent fois a reconnu l'amour qu'il m'a donné ;
Mais de peur que l'amour ne retourne chez elle
Alors que je le montre elle fuit la cruelle.

PHILÉMON.

Si l'une t'a guéri par sa légèreté
Que l'autre te guérisse avec sa cruauté.

TIRSIS.

45 Lorsque sa cruauté me chasse d'auprès d'elle
En dépit qu'elle en ait sa beauté me rappelle.

PHILÉMON.

Puisqu'elle est si contraire à tes jeunes désirs
Va rechercher ailleurs de solides plaisirs.
Peut-être que le Ciel te la rend si sauvage
50 Pour te donner sujet d'éviter ton servage.
Si les filles aimaient ceux qui l'ont mérité
Tu pourrais espérer d'en être mieux traité,
Mais ce sexe volage et rempli d'artifice
N'aime le plus souvent que selon son caprice,
55 Aussi n'en est-on pas moins parfait estimé
Alors que l'on se plaint qu'on n'en est pas aimé.
Écoute néanmoins des leçons fort gentilles
Afin de parvenir à l'amitié des filles.
Il faut être d'accord de tous leurs sentiments,
60 Approuver et louer leurs moindres ornements,
Respecter un collet, pour lui prendre querelle,
Avoir toujours en poche une chanson nouvelle,
Savoir bien à propos ajuster un mimi
Distinguer promptement le galant de l'ami,
65 Dire quelle couleur est ou fut à la mode,
Voilà pour être aimé le chemin plus commode.
Un homme de néant bien poli, bien frisé
Par ces rares moyens se voit favorisé,
Pourvu qu'il sache un mot des livres de l'Astrée
70 C'est le plus grand esprit de toute une contrée.
Si tu peux te résoudre à tant de lâcheté

Tu prendras le chemin de ta félicité.

TIRSIS.

C'est assez Philémon, la passion t'emporte.

PHILÉMON.

75 Dis plutôt le regret de te voir de la sorte.
Il me déplaît enfin de te voir adorer
Un sexe qui n'est fait que pour nous honorer.

TIRSIS.

80 Si tu m'aimes encor, par ta seule entremise
J'obtiens la faveur que je me suis promise,
Dorimène m'a dit qu'elle sait son devoir,
Que son père a sur elle un absolu pouvoir,
Et que son amitié n'obligera personne
Qu'elle ne sache bien que son père l'ordonne.

PHILÉMON.

Veux-tu que de ce pas je l'aie vu pour toi.

TIRSIS.

85 Tu me peux obliger en lui parlant de moi
Aussitôt que le Ciel à mes vœux favorable
Te donneras le temps de m'être secourable.

PHILÉMON.

Ami, je le vais voir, espère du secours,
Si le bien que tu veux dépend de mes discours :
Il est sur ce coteau qui voit faire vendanges.

TIRSIS.

90 Que ton bon naturel mérite de louanges !

PHILÉMON.

Je ne veux mériter que ton affection
Si je mets ton amour à sa perfection.
Va m'attendre chez toi.

TIRSIS.

S'il faut longtemps attendre
Brûlant comme je fais, je me vais mettre en cendre.

PHILÉMON.

95 Mais voilà Polidor que j'aperçois venir
Attendant mon retour tu peux l'entretenir.

TIRSIS.

D'où viens-tu Polidor ?

SCÈNE II.
Polidor, Tirsis.

POLIDOR.

Je viens de voir Sylule.

TIRSIS.

Donne-t-elle des lois à ton âme asservie ?

POLIDOR.

Tirsis, je le confesse ; elle a beaucoup d'appas,
100 Mais je puis t'assurer qu'ils ne m'arrêtent pas.
Parmi tant de beautés qui font naître nos flammes
Les unes touchent l'oeil et les autres les âmes,
Les unes ont des traits qui savent contenter,
Et les autres en ont qui savent arrêter.
105 Il est vrai toutefois que j'aime, que j'adore,
Et que tu peux aider un ami qui t'implore.
Tu t'es offert à moi par tant et tant de fois,
Que je te ferais tort si je ne t'employais.
Je me rends trop hardi, mais si je m'en accuse
110 Ta bonne volonté me servira d'excuse.

TIRSIS.

Ami, si je t'accuse au lieu de t'assister,
Je ne t'accuserai que de complimenter,
Je fuis les compliments, j'en déteste l'usage
Et principalement quand je suis au village.
115 Quiconque en inventa le discours affecté
Fut sans doute ennemi de notre liberté,
Et je crois qu'aux enfers on ajoute à ses peines
Qu'il entendra toujours de ces paroles vaines.
Cependant aujourd'hui mille petits esprits
120 Pensent beaucoup savoir quand ils en ont appris.
Les polis de ce temps s'en font une science
Qui s'acquiert aux dépens de notre patience,
Et croiraient faire tort à leurs beaux jugements
Si tous leurs entretiens n'étaient des compliments.

POLIDOR.

125 Tirsis, n'en parlons plus.

TIRSIS.

Mais quelle est ta Maîtresse ?

POLIDOR.

Dorimène, qu'as-tu ? Quelle prompte tristesse,
Quel accident nouveau t'aurait si tôt changé ?

TIRSIS.

Un petit mal de coeur, mais j'en suis allégé.
Est-elle à ton amour favorable ou cruelle ?

POLIDOR.

130 Je serais indiscret si je me plaignais d'elle.

TIRSIS.

T'aime-t-elle ?

POLIDOR.

Ha Tirsis ! Jusqu'à ce triste jour
Ma timidité seule a caché mon amour.
J'ose lui dire tout, excepté que je l'aime :
Mais plus mon feu se cache et plus il est extrême,
135 Et lorsqu'il entretient ma secrète douleur,
Bien qu'il soit sans éclat il n'est pas sans chaleur.
Peut-être, cher Ami, qu'en aimant Dorimène
Il ne tient qu'à parler pour alourdir ma peine.
Je ne l'ose pourtant, la crainte m'en distrait,
140 Et je suis trop heureux d'adorer son portrait.

TIRSIS.

Son portrait ! L'as-tu donc ?

POLIDOR.

Oui.

TIRSIS.

De qui.

POLIDOR.

D'elle-même.

TIRSIS.

D'elle-même, comment, il faut donc qu'elle t'aime.

POLIDOR.

Sur mon coeur amoureux ses yeux l'ont crayonné,
Et c'est ainsi, Tirsis, qu'elle me l'a donné.

TIRSIS.

145 À la fin je t'entends, mais fort peu d'apparence
De sa possession te donne l'espérance.
Son père moins ami des vertus que de l'or
Donnerait-il pour rien ce qu'il croit un trésor ?
Tu connais son humeur, tu sais que l'avarice
150 Des hommes de son âge est l'ordinaire vice,
Et qu'il semble aujourd'hui qu'il veuille seulement
La marier à l'or qu'il aime uniquement,

Comme si ce métal où l'on met son attente
Pouvait rendre en tout point une fille contente,
155 Je ne veux point ici te parler à demi,
Si c'est trop franchement au moins c'est en ami ;
Je crois que tu m'entends, toutefois considère
Ce que je puis pour toi, parlerai-je à son père ?
160 Veux-tu que mon discours fasse éclater l'amour
Que ta timidité n'ose montrer au jour.

POLIDOR.

Si tu voulais pour moi montrer à Dorimène
Que ses yeux ont été les auteurs de ma peine.

TIRSIS.

Ami, je te promets de t'aider au besoin,
Et je veux que ton oeil t'en serve de témoin,
165 Mais quel fruit attends-tu de cette amour extrême.

POLIDOR.

Ami j'en aurai trop si l'on souffre, que j'aime,
Si je puis posséder un bien si précieux,
Je dirai que Tirsis m'a conduit dans les Cieux.

TIRSIS.

170 Polidor, allons voir si la saison propice
M'offrira les moyens de te rendre service.

POLIDOR.

Tout à l'heure Tirsis.

TIRSIS.

Allons-y de ce pas
J'ai pour toi des desseins que tu n'espères pas.

SCÈNE III.

DORIMÈNE seule.

Que je reconnais bien en l'ardeur qui m'enflamme,
 Que ce qui plaît à l'oeil ne déplaît pas à l'âme ;
 175 Polidor à mes yeux s'est montré si parfait
 Que mon coeur en ressent le merveilleux effet.
 C'est à lui seulement que toutes mes pensées,
 Comme au bien que j'attends sont toujours adressées :
 C'est pour lui que l'amour a changé mes humeurs,
 180 C'est pour lui que je vis, c'est pour lui que je meurs,
 Partout où me conduit ma fortune amoureuse
 Si je ne pense à lui je ne suis pas heureuse,
 Et j'ai beaucoup de peine à croire que les Cieux
 Donnent de plus grands biens que j'en trouve en ses yeux.
 185 Je souffre toutefois et mon plus grand martyre
 Me vient de trop aimer, et de ne l'oser dire,
 Hélas que c'est un mal bien digne de pitié
 Que de n'oser montrer une ardente amitié.
 Quand je veux découvrir une amitié si ferme
 190 L'Amour ouvre ma bouche et la honte la ferme :
 L'une et l'autre à son tour, l'amour et la pudeur
 Me brûlent tous les jours d'une contraire ardeur,
 Et dans ce triste état où je suis en servage
 L'un m'enflamme le coeur, et l'autre le visage,
 195 Si bien que pour me perdre et l'esprit et le corps
 L'un me brûle au-dedans et l'autre par dehors.
 Hélas que cet amour dont la force me dompte,
 N'est-il dessus mon front aussi bien que la honte,
 Pour le moins Polidor, mon aimable vainqueur,
 200 Y lirait aisément ce qu'il fait dans mon coeur.
 Triste condition d'une fille amoureuse
 Qui pour n'oser le dire est souvent malheureuse !
 Dieux qui m'avez conduite en ce triste séjour
 Permettez que je sois sans honte ou sans Amour.

SCÈNE IV.
Tirsis, Polidor, Dorimène.

TIRSIS.

205 Polidor la voilà.

POLIDOR.

Porte-lui ma prière,
Va vite.

TIRSIS.

Cache-toi seulement là derrière.

Il se cache derrière une haie.

Je prépare un discours qui la pourrait toucher
Quand même au lieu d'un coeur elle aurait un rocher.

POLIDOR.

210 Je puis sans être vu la voir de cette place
Mais je n'entendrai pas ma grâce ou ma disgrâce.

TIRSIS.

Vois ce qu'elle fera, ses seules actions
Te pourront témoigner de ses intentions ;
Je te rapporterai si ta maîtresse t'aime
Aussi fidèlement que ton oreille même.

POLIDOR.

215 Que l'amour, et tes soins me conduisent si bien
Que j'entre dans son coeur comme elle est dans le mien.

DORIMÈNE, voit venir Tirsis..

Ferai-je donc toujours la rencontre importune
D'un qui mène avec lui ma mauvaise fortune ?

TIRSIS.

Que lisez-vous ainsi ?

DORIMÈNE.

Le plus beau des Romans.

TIRSIS.

220 Si vous voulez savoir la peine des Amants,
Et l'état où les met une belle inhumaine,
Considérez Tirsis, aimable Dorimène.
Si les feintes douleurs qu'un Roman vous fait voir
Vous peuvent jusqu'aux pleurs bien souvent émouvoir,
225 Et puisqu'en les pleurant vous pleurez pour des fables
Vous pouvez bien pleurer pour mes maux véritables.

DORIMÈNE.

Je vous ai tant de fois opposé ma rigueur,
Que si vous aimiez bien, vous mourriez de langueur.

TIRSIS.

230 Porterez-vous toujours le titre de cruelle
Accompagné des noms d'adorable et de belle ?

DORIMÈNE.

Je vous puis assurer qu'il me sera commun
Tant que vous porterez celui-là d'importun.

TIRSIS.

Pour gagner votre amour, dites que faut-il faire.

DORIMÈNE.

Il faut être rien moins que Tirsis pour me plaire.

POLIDOR.

235 Je n'entends rien, bons Dieux qui voyez mes soucis,
Que son coeur soit touché des discours de Tirsis

DORIMÈNE.

En vain vous espérez en la persévérance.

POLIDOR.

240 Hélas ! Ses actions m'ôtent toute espérance.
Je remarque en son geste, et je vois dans son port
Les signes assurés de ma prochaine mort.

TIRSIS.

Voulez-vous donc enfin commettre une injustice
En privant de loyer mon fidèle service ?

DORIMÈNE.

N'ayant jamais en rien voulu vous employer,
Tirsis, je ne crois pas vous devoir un loyer.

TIRSIS.

245 Je vois votre dessein, vous voulez que j'apprenne
Que bien souvent l'amour s'achète par la peine.
Hé bien nous souffrirons, et vous direz un jour
Qu'à beaucoup de constance on doit un peu d'amour.

DORIMÈNE.

250 Ce sera donc alors que les eaux de la Seine
Cesseront de laver les rives de Suresnes ;
Devant que je vous donne un sujet d'espérer
Vous aurez tout loisir d'apprendre à soupirer.

TIRSIS.

Depuis que vos rigueurs font voir ma patience
Vous m'avez bien appris cette triste science,
255 Et si je devais être à qui la saura mieux

Il prend Dorimène par la main.

Je serais assuré d'un prix si glorieux.

DORIMÈNE.

Cessez de me toucher, ou je quitte la place,
Souffrant un importun on lui fait trop de grâce.

POLIDOR.

Je ne sais que juger d'un si long entretien,
260 Tirsis parle beaucoup, et je n'espère rien.

TIRSIS.

Faut-il que ce regard m'ôte encore la vie,
Que vos cruels discours m'ont mille fois ravie.

DORIMÈNE, s'en allant.

Si mon regard vous tue et vous met en danger
Je n'ai qu'à vous quitter pour vous en dégager.

TIRSIS.

265 Ha cruelle !

POLIDOR.

Tirsis, tu fuis sans me rien dire.

TIRSIS.

C'est de peur seulement d'accroître ton martyre.

POLIDOR.

Ami, prononce-moi l'arrêt de mon trépas,
Je le trouverai doux s'il vient de ses appas.
Parle, parle Tirsis.

TIRSIS.

270 Sache que la cruelle
Si j'excepte les yeux, n'a rien de doux en elle,
La haine toutefois qu'elle conçoit pour nous
Semble lui dérober si peu qu'elle a de doux
J'approuve qu'une fille en pareille partie,
Ajoute à ses beautés un peu de modestie,
275 Mais je n'approuve point qu'un aspect rigoureux
Fasse du premier coup un Amant malheureux,
Comme un peu de pudeur la peut rendre louable
Trop de rigueur aussi la rend désagréable.

POLIDOR.

Mais que t'a-t-elle dit.

TIRSIS.

280 Pour blesser un Amant, et le mettre au cercueil.
Tout ce que peut l'orgueil
Tirsis, m'a-t-elle dit, s'il m'aime de la sorte
Il pourra bien mourir de l'amour qu'il me porte.

POLIDOR.

Ha Tirsis ! Ha cruelle, un si cruel rapport
Pour te plaire une fois me va donner la mort.

TIRSIS.

285 J'ai parlé des vertus qui te rendent aimable,
J'ai parlé des rigueurs qui la rendent blâmable
J'ai fait ce que j'ai pu.

POLIDOR.

Cher ami, je le crois.

TIRSIS.

290 Sache que j'ai parlé de même que pour moi.
Mais elle est insensible, et presque aussi cruelle,
Qu ton oeil amoureux te l'a fait trouver belle.
Quitte donc cette ingrante, et tu diras un jour
Qu'il vaut souvent mieux croire un ami que l'amour.

POLIDOR.

Je sais que ton conseil me serait profitable,
Mais excuse, Tirsis, l'amour est indomptable.

TIRSIS.

295 Puisque de ton amour tu veux un autre effet,
Je m'offre à te servir comme j'ai déjà fait.

POLIDOR.

Ha ! Tu m'obliges trop, crois qu'en pareille affaire
J'entreprendrai pour toi ce que tu viens de faire.
Et si.

TIRSIS.

300 Tu ne m'obliges point en me parlant ainsi,
Sans compliment, demeurons-en ici,

POLIDOR.

Si jamais un bel oeil te rend son tributaire,
Qu'amour te favorise autant qu'il m'est contraire.
Adieu n'épargne point ce qui dépend de moi.

TIRSIS.

Je ne mérite rien n'ayant rien fait pour toi.

POLIDOR, en s'en allant.

305 Ta bonne volonté mérite des Empires.

TIRSIS, seul.

C'est pourtant le sujet qui fait que tu soupirez.
Si le pauvre abusé savait ce que j'ai fait
Il ne me ferait pas un semblable souhait.
Mais voici Philémon, que dois-je faire ?

SCÈNE V.

Philémon, Tirsis.

PHILÉMON.

310 Ta recherche amoureuse est au gré de son père. Espère ;
Le bonhomme a montré par son ressentiment
Que ton affection lui plaît infiniment.

TIRSIS.

Que je suis redevable au soin que tu veux prendre.

PHILÉMON.

C'est le moindre plaisir que je te voudrais rendre.

TIRSIS.

315 Tu relèves enfin mon espoir abattu,
Et je me promets tout de ta seule vertu.
Mais pour te divertir, il faut que je te die
Un trait assez plaisant pour une comédie.

PHILÉMON.

De qui.

TIRSIS.

320 C'est à quoi son amour m'a fait passer le temps.
De Polidor ; depuis que je t'attends

PHILÉMON.

Il est donc amoureux ! De qui ? Le peux-tu dire ?

TIRSIS.

Allons nous promener, et je t'en ferai rire,
La peine que tu prends pour moi mérite bien
Que je te donne au moins un plaisant entretien.

SCÈNE VI.

Lisette, Florice.

LISETTE.

325 Florice, votre humeur un peu trop inconstante
Ne vous permettra pas d'être jamais contente.
C'était hier, Tirsis, aujourd'hui Polidor,
Et quelque autre demain vous plaira mieux encor.
330 Autrefois pour Tirsis vous fûtes toute en flamme,
Et vous l'aviez toujours dans la bouche et dans l'âme.

FLORICE.

Je le trouve si froid alors que je le vois
Qu'à la fin sa froideur a passé jusqu'à moi.
Lisette, si tout homme est amateur du change
Peux-tu trouver en moi la même chose étrange ?
335 Mais va voir Polidor, dis-lui que ses appas
Lui font gagner des cœurs lorsqu'il n'y pense pas.
Polidor, diras-tu, mais que lui peux-tu dire
Qui ne semble contraire au bien que je désire ?
Si tu vas maintenant à cet heureux vainqueur
340 Lui faire de ma part un présent de mon cœur,
Peut-être qu'il croira que cette amour extrême
M'aura fait oublier l'honneur comme moi-même.

LISETTE.

Sans m'employer ici, vous pouvez chaque jour
Par cent moyens divers lui montrer votre amour
345 Si votre voix ne peut vous rendre ce service
Vos gestes et vos yeux en feront bien l'office :
Florice croyez-moi, les yeux ont le pouvoir
En matière d'amour, de parler et de voir.

FLORICE.

J'ai fait cent fois parler, et mes yeux et mes gestes,
350 Ils sont de mon amour les signes manifestes ;
J'ai loué Polidor partout où j'ai connu
Que ses perfections le rendaient bien venu,
Tout cela néanmoins n'a rien qui me succède.

LISETTE.

Il faut donc recourir à quelque autre remède.

FLORICE.

355 Quel.

LISETTE.

Alors qu'il sera près de vous arrêté
Permettez-lui de prendre un peu de liberté.
Quand il voudra toucher ou le sein ou la bouche
Feignant de l'empêcher permettez qu'il les touche.

360 Pareille privauté que l'on souffrait jadis
Enflamme en moins de rien les coeurs plus refroidis.
Florice, c'est ainsi dans le temps où nous sommes
Que les filles d'esprit savent prendre les hommes.
Combien en voyons-nous partout dedans Paris
À qui ces privautés ont gagnés des maris.

FLORICE.

365 Pareilles privautés où tu fondes ma gloire
Font croire bien souvent ce qu'on ne doit pas croire.

LISETTE.

Hé bien que ferez-vous ?

FLORICE.

Hélas j'en ai trop fait,
Et de tous mes desseins je ne vois point d'effet.
Il te faut confesser ce que mon imprudence
370 Destine à Polidor aux jeux et dans la danse ;
Pour lui mieux découvrir mon amoureux ennui.
Si l'on baise en dansant, je ne baise que lui,
Je le choisis toujours, et ma bouche de flamme
Tâche à pousser l'amour jusques dans son âme :
375 Mais si tu vois par là que je pêche en l'aimant
Sa cruelle froideur m'en sert de châtiment,
Et si mes actions lui montrent que je l'aime
Les siennes me font voir qu'il ne fait pas de même.

LISETTE.

380 S'il est si difficile et si fort à gagner,
Feignez de vous en rire et de le dédaigner ;
Quand on n'est plus aimé c'est lors qu'on le veut être.

FLORICE.

Loin d'avoir des mépris et les faire paraître,
Je cherche à tout moment les moyens de le voir
Comme le plus grand bien que je saurais avoir.

LISETTE.

385 Hé bien, il le faut voir.

FLORICE.

Mais il te faut tout dire,
Mon aspect seulement lui donne du martyre,
Aussitôt qu'il me voit il détourne ses pas
De même que l'on fait de ceux qu'on n'aime pas.

LISETTE.

Quittez ce dédaigneux, il est trop insensible.

FLORICE.

390 Ne me conseille point une chose impossible.
Tâche à me secourir, songe, et je te promets
Le plus beau bavolet que tu portas jamais.

LISETTE.

Où se doit aujourd'hui trouver la compagnie ?

FLORICE.

Je crois que ce doit être aux vignes d'Olénie.

LISETTE.

395 Celui que vous aimez n'y vient-il pas toujours.

FLORICE.

Nous ne l'avons point vu depuis cinq ou six jours.

LISETTE.

Si je l'y fais venir, vous rendrai-je contente ?

FLORICE.

Tu m'auras mise au but, où vise mon attente.

LISETTE.

400 Il faut que dans une heure il croie assurément
Que quelque autre que vous en a fait son Amant,
Et que si sur le soir il vient dans cette vigne
De tous les beaux sujets il verra le plus digne.
Ainsi vous pourrez voir ce qui vous est si cher.

FLORICE.

405 Il faut donc dire un nom qui le puisse toucher,
Et de quelqu'une enfin qui n'y puisse pas être.

LISETTE.

En cela mon esprit se fera reconnaître,
Je ferai tout si bien qu'outre le bavolet
Vous m'offrirez encor de quoi faire un colet.

FLORICE.

Mais quel nom prendrons-nous.

LISETTE.

410 À propos Dorimène
Doit me semble aujourd'hui s'en aller de Suresnes :
Sa mère ce matin a pris congé de vous.
Servons-nous de son nom.

FLORICE.

Enfin je m'y résous.

LISETTE.

415 Elle a de si grands biens, elle paraît si belle
Qu'il serait sans esprit s'il n'y venait pour elle :
Ce n'est pas toutefois à parler franchement
Que vous n'ayez de quoi contenter un Amant.

Voici son vigneron. Adieu.

FLORICE.

Mais soit discrète.

SCÈNE VII.
Lisette, Guillaume.

LISETTE.

Guillaume, attends un peu.

GUILLAUME.

Que me veux-tu Lisette ?

LISETTE.

420 Je te voudrais charger d'un secret important
Qui regarde ton maître, et le rendra content.

GUILLAUME.

Je suis assez chargé des raisins que je porte
Sans qu'on me vienne encor charger d'une autre sorte.

LISETTE.

Les vendanges n'ont pas pour beaucoup t'occuper.

GUILLAUME.

425 On ne vendange pas, on ne fait que grapper.
Jamais la vigne ingrate aux soins d'une personne
Ne nous paya si mal des façons qu'on lui donne.
Mon ventre en un besoin servirait de tonneau
Pour être la prison de tout le vin nouveau.

ACTE II

SCÈNE I.

Polidor, Guillaume.

POLIDOR.

N'aurais-tu point songé ce que tu viens de dire ?

GUILLAUME.

430 Ce n'est pas avec vous que je me voudrais rire.
Je dis la vérité, j'en lèverais la main,
Et je respecte ceux dont je mange le pain.

POLIDOR.

Le rapport de Tirsis m'empêche de te croire.

GUILLAUME.

435 Si je mens d'un seul mot je ne veux jamais boire,
Oui, Lisette m'a dit que cet objet divin
Vous aime cent fois plus que je n'aime le vin.
Et que pour vous montrer son amour infinie,
Dorimène doit être aux vignes d'Olénie.

POLIDOR.

Je te croirais, Guillaume, et Tirsis n'a rien fait !

GUILLAUME.

440 Ne vous étonnez point s'il n'a pas eu d'effet
Monsieur, du premier coup on ne fend pas les marbres,
Et du premier effort on n'abat pas les arbres.

POLIDOR.

Va, ne perds point le temps qui te peut rendre heureux.

GUILLAUME.

Pour le perdre, Monsieur, il faut être amoureux.

POLIDOR.

445 Retourne à ton travail.

GUILLAUME.

Gardez d'aller au vôtre,
Le métier d'amoureux vaut bien moins que le nôtre.

POLIDOR, seul.

Que j'ai peu d'espérance, et beaucoup de soucis,
Le moyen d'accorder, et Guillaume, et Tirsis ?
L'un me parle d'amour, l'autre parle de haine,
450 Et l'un et l'autre enfin me donnent de la peine.
L'on me fait espérer quand j'ai désespéré,
Mais je n'ai point de bien qui me soit assuré,
Et dans ce triste état où mon âme est contrainte,
Je n'ai rien de certain que les maux et la crainte.
455 J'approche de la vigne.

SCÈNE II.

Florice, Olénie, Polidor.

FLORICE.

Ha voici mon Amant !
Amour, fais lui sentir combien j'ai de tourment,
Et si pour le brûler tu n'as assez de flamme
Prends un peu de ces feux que tu mis dans mon âme.

OLÉNIE.

Est-ce donc Polidor qui paraît à nos yeux,
460 C'est miracle, Monsieur, de vous voir en ces lieux.

POLIDOR.

Si c'était un miracle, agréable Olénie,
J'en ferais tous les jours en votre compagnie,
Et le triste entretien en quoi je suis savant
Ferait dire bientôt que j'en fais trop souvent.

FLORICE.

465 Ceux qui de même vous sont remplis de mérites
Ne peuvent pas donner d'importunes visites.

POLIDOR.

Sachant qu'auprès de vous je n'ai rien mérité
Je dois ces bons discours à votre honnêteté.

FLORICE.

Mais n'aperçois-je pas Doripe et Dorimène ?

SCÈNE III.

Olénie, Doripe, Dorimène, Florice, Polidor.

OLÉNIE.

470 Je ne vous croyais plus bourgeoise de Suresnes :
Vous deviez ce matin retourner à Paris.

DORIPE.

Il nous faut recevoir la loi de nos maris.
Le mien un peu fâcheux a remis ce voyage
Qui nous eût pour deux jours éloignés du village,
475 Enfin nous revenons participer au bien
Que nous donne partout votre aimable entretien.

OLÉNIE.

Ne m'en dites pas tant, je suis sujette à croire
Ce qui me peut donner un peu de vaine gloire.
Mais entrons dans la vigne, et que secrètement
480 Je vous puisse parler l'espace d'un moment.

FLORICE.

Polidor s'approche de Dorimène.

Ô cruel accident, vers elle il s'achemine ;
Il parle, elle l'écoute, et se font bonne mine.

DORIPE, à sa fille.

Attendez-nous ici, ne vous éloignez pas.

FLORICE.

Ô terre, en ma faveur creuse-toi sous leurs pas.
485 Je ne puis plus les voir.

DORIMÈNE.

Quoi Florice ?

FLORICE, en s'en allant.

Une affaire
M'appelle en un endroit où je suis nécessaire.
Je viens tout à propos de m'en ressouvenir :
Mais voilà Polidor pour vous entretenir.

POLIDOR.

Quand même par des vœux offerts en sacrifice
490 À me récompenser j'aurais contraint Florice,
Elle ne pourrait pas me récompenser mieux,
Qu'en me laissant tout seul en ces aimables lieux.
C'est ici qu'autrefois la divine Arténice
Du parfait Alcidor recevait le service,
495 Et c'est au même endroit que je suis glorieux

De vous offrir un coeur que gagnèrent vos yeux.
Ne vous étonnez pas d'un discours qui vous touche,
L'oeil vous a cent fois dit ce que vous dit la bouche,
Et depuis que je sers vos attraits tous divins
500 L'on a serré deux fois et les blés et les vins.
Mais hélas ! Vos rigueurs m'ont ôté l'espérance
Qui donnait de la force à ma persévérance,
Et vos perfections m'ont réduit à ce point
De vous aimer toujours et de n'espérer point.

DORIMÈNE.

505 Polidor, ces discours à quelque autre agréables
Sont bien plus obligeants qu'ils ne sont véritables,
Mais par quelles rigueurs ai-je empêché l'espoir
Que vos perfections vous permettent d'avoir.
De quelles cruautés pourrais-je être blâmée
510 Si je n'ai jamais su que vous m'avez aimée ?

POLIDOR.

Tirsis vous a montré ce matin mes langueurs,
Et par vos actions j'ai connu vos rigueurs

DORIMÈNE.

Tirsis m'en a parlé ! Cet importun qui m'aime
M'a tenu des discours seulement de lui-même.

POLIDOR.

515 Ô Dieux ! Que dites-vous ? Si j'ai reçu du mal
Fallait-il autre chose attendre d'un rival ?
Il s'en repentira, cet ami détestable
Dont la peine me cause un tourment véritable.

DORIMÈNE.

520 Si vous ne respirez que mon contentement
Vous feindrez d'ignorer ce triste événement.
Et si j'ai dessus vous une entière puissance
Faites en voir l'effet par votre obéissance.
Je ne veux pas qu'Amour votre commun vainqueur
Fasse éclater ses feux ailleurs qu'en votre coeur.
525 Tirsis est bien puni par l'excès de ma haine
Et je vous venge assez en le mettant en peine.

POLIDOR.

530 De même que le coeur vous me liez les mains,
Vous me vengez beaucoup avecques vos dédains :
Mais que cette vengeance à mon gré serait grande
Si vous m'aviez donné l'amour qu'il vous demande.

DORIMÈNE.

Il suffit Polidor, que vous ayez appris
Qu'on ne venge que ceux qu'on n'a pas à mépris.

POLIDOR.

Que mon secret tourment recevra d'allégeance
Si vous prenez longtemps le soin de ma vengeance.

DORIMÈNE.

535 Mais ma mère revient ; nous nous verrons ce soir.

POLIDOR.

N'ayant point d'autre bien que celui de vous voir,
Si je ne vous vois pas comme j'en ai envie
La seule impatience aura fini ma vie.

DORIFE.

L'on nous attend chez nous, il s'en faut retourner.

POLIDOR.

540 Serai-je assez heureux pour vous y ramener.

DORIFE.

Vous autres jeunes gens, qui cherchez les gentilles
Vous ne nous caressez qu'à cause de nos filles.
Et la vieille aujourd'hui qui le croit autrement
À mon opinion a peu de jugement.

SCÈNE IV.

Florice, Lisette.

FLORICE.

545 Que ferai-je Lisette, en ce malheur extrême,
Et qui pourra m'aider si je me nuis moi-même :
Polidor est venu, mais la rigueur du sort
A voulu que ce soit pour me donner la mort.
Toute notre industrie à moi seule fatale
550 Lui donne une maîtresse à nous une rivale,
Et notre invention n'a servi seulement
Qu'à le combler de bien comme moi de tourment.
Lisette, je l'ai vu caresser Dorimène,
Leurs gestes exprimaient une amoureuse peine,
555 Et leurs regards mourants par de douces langueurs
Faisaient voir en secret l'échange de leurs coeurs.
L'on eût dit que l'ingrat lui donnait des caresses
Seulement à dessein d'accroître mes tristesses,
Et que ces deux Amants ne se touchaient la main
560 Que pour faire un complot de me percer le sein.
Mais je me vengerai sans l'aide de personne
Et le priverai du bien que je lui donne.

LISETTE.

N'appellez point Amour ce peu de liberté,
Qui n'est qu'un pur effet de la civilité.
565 Puisqu'il venait pour elle, il était raisonnable
Qu'il tâchât pour le moins à se rendre agréable,
Et qu'enfin Dorimène en eût cet entretien
De qui vous espérez recevoir tout le bien.

FLORICE.

N'appellez point devoir une amour trop connue,
570 Leur âme malgré moi m'a paru toute nue ;
Ils s'aiment, cesse donc de flatter mon ennui,
Quiconque a de l'amour le connaît en autrui.

LISETTE.

Le trait serait plaisant s'il était véritable.

FLORICE.

Dis que s'il était vrai je serais misérable.

LISETTE.

575 Pour votre allégement croyez donc qu'il est faux
Souvent l'opinion fait ou finit nos maux.
Mais enfin s'il est vrai qu'au mépris de la peine,
Polidor amoureux adore Dorimène,
Ce n'est pas le moyen de l'attirer à vous
580 Que de lui dérober ce qu'il a de plus doux.

FLORICE.

Que je l'attire ou non, je serai soulagée
Alors que je saurai que je me suis vengée ;
Mais ne pourrais-je pas t'accuser justement
De n'avoir pas prévu ce triste événement !

LISETTE.

585 Pensez-vous qu'on prévoie une telle aventure,
De même qu'on prévoit le chaud ou la froidure ?
Vous avez désiré le plaisir de le voir,
Vous l'avez demandé, je vous l'ai fait avoir ;
Mais puis que de tout point l'affaire vous regarde
590 C'était à mon avis à vous d'y prendre garde
Pour moi je vous dirai ce que j'ai dans l'esprit
Et que dedans Paris une Dame m'apprit.
Lisette, me dit-elle, en ce temps où nous sommes
Pour te faire estimer, n'estime point les hommes ;
595 Si tu veux toutefois approuver leur amour,
Aime deux, trois amants, et fais-en chaque jour,
N'aie point d'autres soins que pour cet exercice.
Pour y mieux réussir emprunte l'artifice,
On ne peut trop avoir de ces biens inconstants
600 Dont la perte se fait toujours en peu de temps.
Florice, c'est ainsi que parlait cette Dame.

J'aime fort ses leçons.

FLORICE.

Et pour moi je les blâme,
Mais qu'en infères-tu ?

LISETTE.

Qu'il vous faut à ce coup
En abandonner un pour en avoir beaucoup.
605 Au lieu que vous cherchez vous serez recherchée.

FLORICE.

Laisse-moi dans les fers où je suis attachée,
Avoir beaucoup d'amants, ce n'est pas en avoir.

LISETTE.

Mais n'en avoir qu'un seul montre peu de pouvoir,
L'on juge qu'une fille a beaucoup de mérite
610 Par le nombre d'Amants que l'on voit à sa suite

FLORICE.

Moi, je croirais avoir de parfaites beautés
Si je pouvais d'un seul gagner les volontés.

LISETTE.

Moi qui suis d'une humeur un peu plus difficile
Je n'en aurais pas trop quand j'en aurais dix mille.
615 Lorsqu'on a ce malheur de n'avoir qu'un Amant,
La crainte de le perdre afflige incessamment :
Enfin considérez sans vous mettre en colère
Que plus on a de mets, on fait meilleure chère.
Quoi que vous disiez du rare Polidor,
620 Avoir beaucoup d'Amants c'est avoir un trésor.
L'un nous fait des présents, l'autre nous rend service,
Un autre si l'on veut fait un autre exercice.

L'édition originale porte : 'plus on fait'. On supprime 'plus' pour la métrique.

FLORICE.

Crois que ce n'est pas là le bonheur que j'attends,
Les discours que tu perds me font perdre le temps.

LISETTE.

625 Qu'avez-vous résolu.

FLORICE.

D'empêcher Dorimène
De chérir plus longtemps le sujet de ma peine.
Je vais faire une lettre où son père apprendra,
(S'il n'y songe bientôt) l'amour qui la perdra.
A la bien déguiser je serai si subtile
630 Que j'y veux méconnaître et ma main et mon style.
Elle sera sans nom.

LISETTE.

Florice je le crois.

FLORICE.

Mais qui la portera.

LISETTE.

Ce ne sera pas moi.

FLORICE.

Alors qu'en son jardin personne ne travaille
Nous la pourrons jeter par-dessus la muraille,
635 Si bien que le premier qui la rencontrera
La fera voir au père et nous obligera.

LISETTE.

Vous la cachetterez, vous y mettrez l'adresse.

FLORICE.

Où l'amour ne peut rien usons de la finesse.

SCÈNE V.

Crisère, Doripe.

CRISÈRE.

Le parti me plaît fort, le bien qu'en dites-vous ?
640 Rejetez-vous Tirsis qui vient s'offrir à nous ?
Je n'ai pour aujourd'hui remis votre voyage
Qu'afin de vous parler touchant ce mariage.

DORIPE.

Tirsis est honnête homme, et les commodités
Accompagnent fort bien ses bonnes qualités,
645 Sa façon est aimable, il faut que je l'avoue,
Et sa gentille humeur mérite qu'on le loue,
Mais.

CRISÈRE.

Que voulez-vous dire avec votre mais ?
C'est un point arrêté ne m'en parlez jamais.
Ne quitterez-vous point cette humeur difficile ?
650 Mais c'est parler en vain ce sexe est indocile,
Et c'est avec raison qu'on dit communément
Qu'il n'est bon qu'en un lit et dans un monument.
Afin qu'en peu de temps notre bien se consume
Vous désirez pour gendre avoir un gentilhomme ?

DORIFE.

655 Quoi que vos sentiments soient opposés au mien,
Ce désir est permis alors qu'on a du bien.
On ne saurait trouver de plus grande richesse
Qu'en la possession de la seule noblesse.
Ce bien toujours aimable et toujours plein d'appas
660 Ne dépend pas du sort parce qu'il n'en vient pas.
Il élève nos noms bien plus haut que les nues,
Il donne de l'éclat aux maisons inconnues.

CRISÈRE.

Quel est le Courtisan qui vous fait ces leçons ?
Et qui vous entretient de ces belles chansons :
665 Vous ne dites cela que pour me faire rire.

DORIFE.

Comme je le voudrais, je viens de vous le dire.

CRISÈRE.

On verrait bien plutôt le Soleil sans clarté,
Que l'esprit d'une femme exempt de vanité.

DORIFE.

670 Sans doute Palméodor épousant notre fille
Serait un ornement pour toute la famille.

CRISÈRE.

Je ne permettrai point que ma fille ait d'amant
Qui n'ait jamais eu d'or qu'en son nom seulement.
Cette noblesse seule est un faible avantage,
On ne se nourrit pas d'un pareil héritage,
675 Et malgré les leçons que vous fait Palméodor
Un homme est assez noble alors qu'il a de l'or.
On l'aime, on le respecte, on souffre ce qu'il ose
S'il sait garder son or, il sait beaucoup de chose.
Enfin pour se parer de la nécessité
680 L'or en bourse vaut mieux que le fer au côté.

DORIFE.

Si vous n'aviez déjà l'âme préoccupée,
Vous diriez que les biens se gardent par l'épée.

CRISÈRE.

Puisque sans son secours je les ai su garder
Je les saurai sans elle encore posséder.

DORIFE.

685 C'est toujours un bonheur que nul autre n'efface,
Que de pouvoir nombrer des nobles en sa race.

CRISÈRE.

Sans nous entretenir de discours ennuyeux,
Il vaut bien mieux nombrer son or que ses aïeux.
Ne m'en parlez donc plus ; tout homme raisonnable
690 Ne se doit allier qu'avecque son semblable ;
La nature l'apprend, et nous montre ce point,
La colombe jamais à l'aigle ne se joint,
L'alliance d'un noble a fait souvent connaître
Qu'en le prenant pour gendre on se donne son maître.

DORIPE.

695 Pensez-vous que ma fille approuve votre choix ?

CRISÈRE.

Ne la cajolez point, ou si je le savais.

DORIPE.

C'est à vous d'ordonner, à moi de me soumettre.

SCÈNE VI.

Dorimène, Crisère, Doripe.

DORIMÈNE.

Passant par le jardin j'ai trouvé cette lettre.
Elle s'adresse à vous.

CRISÈRE.

700 Ne la détournez point d'un dessein qui me plaît.
Il faut voir ce que c'est.

DORIPE.

Ne craignez point cela, je parle des vendanges,
Que l'âge met un homme en des humeurs étranges !

CRISÈRE.

Dorimène approchez, et voyez cet écrit.

DORIMÈNE.

Hé Dieux !

CRISÈRE.

705 Elle aime Polidor cette jeune indiscrete,
Et voici le témoin de leur amour secrète.

DORIPE.

Qui l'eût jamais jugé !

DORIMÈNE.

Mais qui pourrait juger
Que n'étant pas à moi je me pusse engager ?
Je dépends trop de vous, et je suis trop heureuse
710 D'être de vos conseils seulement amoureuse.

CRISÈRE.

Aimer sans notre avis, et choisir un muguet
Qui n'a pour tout son bien que beaucoup de caquet !
Ha que ces cajoleurs de femmes et de filles
Apportent d'infamie aux meilleures familles !
715 Ce sont de vrais serpents en hommes transformés
Qui donnent de beaux fruits qui sont envenimés.
Ne le voyez jamais, détestez son approche
De même qu'un vaisseau fuit celle d'une roche,
Ne hantez plus les siens, je saurai mieux que vous
720 Alors qu'il sera temps vous choisir un époux.
Songez à m'obéir, et mettez votre étude
À chasser votre amour, et mon inquiétude,
Ou j'apprendrai bientôt à votre esprit blessé
Que Longchamp est plus près que vous n'avez pensé.

DORIMÈNE.

725 Ô fille infortunée, infidèle à moi-même
De qui me dois-je plaindre en ce malheur extrême ?
Et qui dois-je accuser de mes maux inhumains
Si le coup qui me blesse est venu de mes mains ?
Je me suis de liens moi-même revêtue ?
730 J'ai donné le poignard à celui qui me tue,
J'ai forgé, j'ai bâti mes fers et ma prison,
Et je me suis moi-même apprêté le poison.
Ô funeste jardin, ô jardin redoutable
Qui me fais recueillir un fruit si détestable,
735 Hélas je puis bien dire en me noyant de pleurs
Que je viens de trouver un serpent sous les fleurs.
Mais quel est le Démon qui découvre ma flamme ?
Mon discours, ou mes yeux ont-ils trahi mon âme,
Ou par mes actions ai-je montré l'Amour,
740 À qui jusques ici j'ai refusé le jour ?
Mais dois-je m'étonner d'apprendre qu'on le sache,
Si l'Amour est un feu le moyen qu'il se cache !
Ha voici Polidor, qui vient m'entretenir,
Dieux fuirai-je mon bien quand je le vois venir.

Muguet : galant, coquet, qui fait
l'amour aux dames, qui est paré et bine
mis pour leur plaisir. [F]

SCÈNE VII.

Polidor, Dorimène, Crisère.

POLIDOR.

745 Hé bien ! Mais qu'avez-vous ? Ma visite importune
Vous est-elle un sujet de mauvaise fortune ?
Si je vous ai déplu, je suis prêt à périr,
Commandez-moi mon coeur de vivre ou de mourir,
750 D'une ou d'autre façon il est en ma puissance
De montrer mon Amour par mon obéissance.

DORIMÈNE.

Hélas si vous m'aimez, que mon triste discours
Va joindre de tourments avecques vos Amours !
Mais pour vous témoignez que votre Dorimène
N'a jamais consenti que vous fussiez en peine,
755 Je jure Polidor que depuis douze mois
Sans que vous l'avez su, j'ai vécu sous vos lois.
Et si je ne voulais vous conserver encore
Je ne vous dirais pas que ce coeur vous adore,
Je ne vous dirais pas que ce coeur enflammé
760 Fut heureux jusqu'ici de vous avoir aimé ;
La honte maintenant sur mon visage peinte
Défendrait à l'Amour et les pleurs et la plainte,
Mon discours est hardi : mais la nécessité
M'excuse devant vous de cette liberté.

POLIDOR.

765 Vous qui tenez un rang entre les plus parfaites
Ne vous excusez point du bien que vous me faites.
Mais puisque vos discours ont disposé mon coeur
À recevoir les coups de la même rigueur,
Parlez, ne feignez plus seul objet que j'adore,
770 Mes maux seront légers, si vous m'aimez encore,
Votre seule amitié me donne plus de biens
Que l'Enfer ne pourrait me faire de liens.

DORIMÈNE.

Je ne vous dois plus voir : mon père impitoyable
En vient de prononcer l'Arrêt irrévocable.

POLIDOR.

775 Vous voulez m'éprouver.

DORIMÈNE.

La tristesse où je suis
Sans feindre d'autres maux me donne assez d'ennuis.

POLIDOR.

Triste et cruel effet du sort qui m'accompagne
Faut-il que je vous perde au point que je vous gagne,

780 Ô bonheur sans pareil que j'ai si peu gardé
Qu'à peine il me souvient de l'avoir possédé !
Si je ne puis parler, ne puis-je pas écrire ?

DORIMÈNE.

Sa seconde défense augmente mon martyr,
Car les commandements qu'il m'a faits sans raison
Me défendent de voir ceux de votre maison.
785 Pour moi qui crains surtout d'allumer sa colère,
Je voudrais vous aimer et toutefois lui plaire.

POLIDOR.

Tirsis m'a fait sans doute un si perfide tour,
Et par lui votre père a connu mon Amour.

DORIMÈNE.

790 Sur peine de me perdre après cette disgrâce
Ne lui parlez jamais de tout ce qui se passe,
Feignez qu'il est toujours entre vos plus chéris,
On médit à Suresne aussi bien qu'à Paris.

v.792, nous maintenons ici l'écriture
'Suresne', à cause de la métrique.

POLIDOR.

Permettez qu'un seul coup punisse un double outrage.

DORIMÈNE.

Montrez-moi de l'Amour plutôt que du courage.

POLIDOR.

795 Qui dispose du coeur peut disposer du bras.

DORIMÈNE.

Le Ciel qui venge tout ne vous oubliera pas.

POLIDOR.

Mais je viens de trouver un moyen pour écrire
Sans que les plus subtils y trouvent rien à dire.

DORIMÈNE.

Comment donc ?

POLIDOR.

800 Je feindrai d'aimer auprès d'Auteuil.
Une jeune beauté qui me fait bon accueil,
Philis sera son nom.

DORIMÈNE.

Je ne vous puis comprendre.

POLIDOR.

Quatre mots seulement me peuvent faire entendre,
Sous ce nom de Philis, je traiterai des vers
Que je saurai donner en mille endroits divers,

805 Tant de monde en aura partout dans le village
Que vous les pourrez voir sans donner de l'ombrage,
Là vous reconnaîtrez que ma fidélité
Semblable à vos beautés n'a rien de limité
Vous y verrez mes feux, vous y lirez les plaintes
810 Que fait pousser l'absence aux âmes bien atteintes :
Vous y verrez enfin que l'amour triomphant
Est si grand dans mon coeur qu'il cesse d'être enfant.
Mais servons-nous ici du secours de Lisette
Puisqu'elle sait déjà notre amitié secrète.

DORIMÈNE.

815 Elle la sait !

POLIDOR.

Au moins elle m'a fait savoir
Qu'aux vignes aujourd'hui vous désiriez me voir,
Et je vous ai montré par mon obéissance
Combien je fais état d'être en votre puissance.

DORIMÈNE.

De qui l'a-t-elle su ? Vous m'étonnez.

POLIDOR.

820 Qu'elle l'a pu savoir de vous-même. Je crois.

DORIMÈNE.

De moi !
Croyez qu'elle fait voir à beaucoup qu'elle abuse
Qu'aux champs comme à la ville on voit régner la ruse.

POLIDOR.

Je lui dois toutefois le bien que j'ai reçu
Puisque j'ai profité de ce que j'en ai su.

DORIMÈNE.

825 Ne lui parlez de rien, vous pourriez vous instruire
Qu'elle vous a servi seulement pour vous nuire.

POLIDOR.

Je vous croirai Madame, et serai satisfait
Si mon premier dessein rencontre un bon effet.

DORIMÈNE.

830 Que j'aurai de bonheur, si le Ciel secourable
Nous donne en ce dessein un succès favorable.

CRISÈRE.

Dorimène rentrez, il fait beau voir si tard
Avec ces cajoleurs une fille à l'écart

ACTE III

SCÈNE I.

Tirsis, Philémon.

TIRSIS.

Que me sert Philémon, l'affection du père
Si la fille me perd lorsqu'il veut que j'espère ?
835 Hélas je suis réduit à ce malheureux point ;
Que je tourne sans cesse et je n'avance point ;
L'ingrate me condamne à mourir dans la flamme
Que l'éclat de ses yeux allume dans mon âme,
Et son dédain m'apprend que le nom d'Amoureux
840 N'est jamais éloigné du nom de malheureux.
Enfin elle me tue, et j'en suis idolâtre.

PHILÉMON.

Vous souffrez justement pour être opiniâtre ;
Vous l'allez appeler afin de vous guérir,
Et vous avez en vous de quoi vous secourir ;
845 Vous avez la raison servez-vous de son aide
Et n'allez pas ailleurs rechercher un remède.
L'on a toujours blâmé ces esprits dédaigneux
Qui vont chercher ailleurs ce qu'on trouve chez eux.
Considérez enfin ce secours véritable,
850 Il ne tiendra qu'à vous qu'il ne soit profitable.

TIRSIS.

En vain tes sentiments s'opposent à mes vœux,
Tes discours sont ses vents qui font croître mes feux,
Et non pas un remède à l'excès de ma peine.

PHILÉMON.

Pour guérir, vous voulez le cœur de Dorimène,
855 Vous désirez l'amour de ce sexe inconstant,
Comme le plus grand bien que votre esprit attend,
Mais si pour l'acquérir bien souvent on se gêne,
À se le conserver on n'a pas moins de peine,
Si bien qu'un pauvre Amant est toujours malheureux
860 Soit qu'un bel oeil le flatte ou lui soit rigoureux.

TIRSIS.

L'Amour ingénieux à donner des supplices
Nous fait même en souffrant rencontrer des délices,
Et l'on ne trouva point de véritable Amant
Qui n'estime les fers qu'il supporte en aimant.
865 Dorimène est l'objet de ma flamme éternelle,
Pour elle j'ai souffert, je souffrirai pour elle.

PHILÉMON.

Mais que vous servira de vous gêner encor
Si vous n'ignorez pas qu'elle aime Polidor.

TIRSIS.

Son père l'a pour moi banni de sa famille.

PHILÉMON.

870 Il ne l'a pas banni de l'esprit de sa fille.

TIRSIS.

La défense d'aimer, qu'il lui fait tous les jours,
Surmontera bientôt de si faibles Amours.

PHILÉMON.

Apprenez aujourd'hui qu'en un jeune courage
La défense d'aimer fait aimer davantage,
875 Et qu'Amour qui retient la nature d'enfant
Demeure opiniâtre à ce qu'on lui défend.

TIRSIS.

Je sais que Polidor l'a depuis peu laissée,
Et qu'un autre sujet occupe sa pensée,
Ami, si Dorimène apprend ce changement
880 Je n'en puis espérer que du soulagement.
Mais je vois Polidor.

SCÈNE II.

Polidor, Guillaume, Tirsis, Philémon.

POLIDOR.

Fais un tour dans Suresnes
Et ce que tu pourras pour y voir Dorimène.
Cours, vole.

GUILLAUME.

Que je vole ! À vous en bien parler
Les oiseaux comme moi ne sont pas pour voler.

POLIDOR.

885 Mets-lui ce mot en main, et faites en telle sorte
Qu'on ne surprenne point celui-là qui le porte.

GUILLAUME.

Que ma condition se relève en un jour
D'être de vigneron fait messenger d'Amour !

POLIDOR.

N'ont-ils point entendu ce que nous devons taire ?

GUILLAUME.

890 Ils sont trop éloignés, adieu, laissez-moi faire.

TIRSI.

Devons-nous l'accoster après ce que j'ai fait ?

PHILÉMON.

Il s'approche de nous.

POLIDOR.

Je les trouve à souhait.

PHILÉMON.

Où s'en va Polidor ?

POLIDOR.

Je vais voir.

PHILÉMON.

Dorimène.

POLIDOR.

895 Je ne plus d'humeur à me nourrir de peine.
Je déteste l'amour quand il donne des pleurs,
Et je ne le suis point s'il ne donne des fleurs.

L'Amour est autrement le supplice da l'âme
Son feu n'est dans les coeurs qu'une infernale flamme,
Enfin si le plaisir ne le suit en tout lieu
900 C'est un petit Démon et non pas un grand Dieu.

TIRSIS.

Vous êtes bien changé.

POLIDOR.

Je serais sans courage
Si j'aimais plus longtemps aux lieux où l'on m'outrage.

PHILÉMON.

Vous aimez toutefois.

POLIDOR.

Oui, mais j'aime en des lieux
Où je suis mieux reçu que ne seraient les Dieux.
905 J'aime devers Auteuil une beauté divine,
Et c'est là que la rose est pour moi sans épine,
Et c'est là que l'amour sans dessein de blesser
Ne se sert point des traits qui peuvent offenser.
Je veux sur ce sujet vous montrer quelques rimes
910 Qui sont de mon Amour les premières victimes.
Je les allais offrir à l'aimable beauté
Qui retient sous ses lois mon esprit arrêté.

TIRSIS.

Polidor est Poète.

POLIDOR.

Amour m'a fait connaître
Qu'un véritable Amant est tout ce qu'il veut être ;
915 Mais si je fais des vers c'est pour me faire aimer,
Et non pas Philémon pour me faire estimer,
Le nombre est assez grand de ces mélancoliques,
Qui cherchent par leurs vers des louanges publiques.

PHILÉMON.

Il est vrai qu'en ce temps où tout va de travers
920 On voit plus de rimeurs qu'on entend de bons vers,
Tel se croit habile homme en cet art qu'il embrasse
Qui tient plus du cheval que du Dieu de Parnasse.

TIRSIS.

Mais montre-nous tes vers.

POLIDOR.

S'ils ne sont excellents
Ils ne parlent pas mal de mes feux violents.

TIRSIS, lit les vers de Polidor.

925 Philis, unique bien que mon âme souhaite,
Si mes vers n'ont point d'ornement,
Je n'affectai jamais le titre de Poète
Mais celui de parfait Amant.
Je trouve dans mes fers le comble de ma gloire,
930 Je me plais d'y perdre mon coeur,
Bien que je sois captif dessous votre victoire
Je crois pourtant être vainqueur.
Si souvent aux soupirs la passion m'engage
Ce n'est que pour vous assurer
935 Qu'ayant beaucoup d'Amour j'en sais tout le langage
Qui consiste à bien soupirer.
Un Dieu viendrait m'offrir sa divinité même
En échange de mon Amour,
Que mon coeur orgueilleux de savoir que l'on m'aime
940 Lui demanderait du retour.
Mais si je suis superbe en vous donnant des larmes
Et quand je me sens consumer,
Que j'aime mieux être homme en adorant vos charmes
Que d'être Dieu sans vous aimer.
945 J'aime mieux vous donner des voeux et des offrandes
Que d'en recevoir d'un mortel.
Soyez donc ma déesse écoutez mes demandes
Et mon coeur sera votre Autel.

POLIDOR.

950 Hé bien qu'en dites-vous ? Pour le moins je m'exprime
Et ne me contrains point pour aller à la rime.

TIRSIS.

Ces vers me semblent bons.

PHILÉMON.

Mais ce mot vous plaît-il ?

POLIDOR.

Ne me censurez point pour paraître subtil.

TIRSIS.

Il est de ces censeurs dont les langues hardies
Sont souvent le seul mal qu'on trouve aux comédies.

PHILÉMON.

955 À propos, l'autre jour je m'y trouvai surpris,
Et comme prisonnier entre ces beaux esprits :
La pièce qu'on jouait était incomparable,
Les plus judicieux la trouvaient admirable :
Toutefois ces rimeurs moins doctes qu'envieux
960 N'y pouvaient rien trouver qui ne fût ennuyeux
L'un faisait de l'habile (et pour moi je m'en moque)
L'autre disait tout haut cette rime me choque,

Ce mot n'est pas Français, et m'étonne comment
On lui vient de donner tant d'applaudissement
965 Ainsi parlent ces gens dont l'esprit populaire
Ne saurait rien souffrir comme il ne peut rien faire.

POLIDOR.

Tirsis, rend-moi ces vers.

TIRSIS.

Cher ami Polidor,
Je les veux conserver de même qu'un trésor.

POLIDOR.

Rends-les moi je te prie, il faut que je vous quitte,
970 Et qu'envers ma Philis cette rime m'acquitte.

TIRSIS.

S'ils n'étaient pas si bons, tu les pourrais avoir.

POLIDOR.

Il faut donc les récrire, adieu jusqu'au revoir.

TIRSIS.

Ami voici de quoi détromper Dorimène,
Et j'ai dans ce papier un remède à ma peine.

POLIDOR.

975 Pauvre Amant abusé tu n'as donc pas appris
Que je t'allais donner les vers que tu m'as pris,
Et qu'en les demandant, moi-même, j'appréhende
Que ta discrétion accorde ma demande.
S'il ne porte aujourd'hui son tourment dans le sein
980 Je suis bien assuré qu'il le porte en sa main,
Il va montrer ces vers à l'oeil qui nous captive
Mais pour m'en assurer, il faut que je le suive,
Dieux ! Qui pourrait me nuire et me désobliger,
Si même mon rival se rend mon messenger.

SCÈNE III.

GUILLAUME, seul.

985 Après de ce coteau Dorimène sommeille
Il faut que je l'aborde et que je la réveille,
Ou que secrètement poursuivant mon dessein
Je lui coule ce mot jusque dedans le sein,
Son père est dans sa vigne, ha que n'est-il possible
990 Que pour un seul instant je me rende invisible,
Je me contenterais et Polidor aussi,
Mais j'aperçois Tirsis qui s'approche d'ici.
Il faut que je me cache attendant qu'il s'en aille.

SCÈNE IV.

Tirsis, Guillaume, Polidor.

TIRSIS.

Ne souffre plus Amour qu'en vain je me travaille
995 Pour montrer un effet de ta divinité.
Change le coeur ingrat d'une pire beauté.
Mais je la vois qui dort, cette belle rétive,
Et j'ai sous mon pouvoir celle qui me captive :
À voir près des raisins l'oeil qui nous a vaincus
1000 L'on dirait que Cypris visite ici Bacchus.
Approche-toi Tirsis, ne redoute personne,
Chacun peut s'emparer d'un bien qui s'abandonne ;
D'un bien qui s'abandonne ! Hélas, son seul aspect
Pour le garder ici fait naître le respect,
1005 Et par les traits nouveaux, dont je sens la menace,
Je vois bien que l'Amour veille auprès tant de grâce.

GUILLAUME, caché dans une vigne.

Le pauvre homme ressemble à ce bon messager
Qui voyait de bons mets et qui n'osait manger.

TIRSIS.

Le Soleil endormi se fait ici paraître.

GUILLAUME.

1010 Garde lui d'y toucher, c'est le bien de mon maître.

TIRSIS.

Peut-être que l'Amour lassé de me blesser
La fait ici dormir pour me récompenser,
Mais que pourrais-je craindre en cette douce guerre
Si je vois maintenant mon ennemi par terre.

Polidor doit avoir suivi Tirsis.

1015 Baise, baise à ton gré sa bouche et son beau sein

Et de tes longs travaux paye-toi par ta main.

POLIDOR caché.

Ha que viens-je de voir, il baise l'infidèle !
Et ce que je craignais est véritable en elle.

DORIMÈNE.

1020 Que faites-vous Tirsis, impudent, effronté,
Est-ce ainsi qu'avec vous je suis en sûreté.

TIRSIS.

Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait qui vous puisse déplaire ?

DORIMÈNE.

Pourrais-tu me nier ce que tu viens de faire ?

TIRSIS.

1025 Je n'ai pris qu'une fleur qu'on doit laisser cueillir ;
Mais si ma passion m'a fait ici faillir,
Commettant à genoux cet agréable crime
J'en demandais ce semble un pardon légitime,
Et si votre douceur me le veut accorder
Je suis tout prêt à vous le demander.
De quoi vous plaignez-vous ?

DORIMÈNE.

De quoi ! Voleur, infâme.

TIRSIS.

1030 Vous m'avez dérobé ma franchise et mon âme,
Et vous voyez pourtant que je ne me plains pas
Du précieux larcin que m'ont fait vos appas.
Je vous pris un bien que vous donnez aux roses,
Comme à toutes les fleurs nouvellement écloses.
1035 Quand vous baisiez les fleurs dont la terre se peint
Vous montrer à baiser celles de votre teint.
Mais pourquoi blâmez-vous cette douce entreprise,
Si j'ai déjà perdu la faveur que j'ai prise ?
1040 Les plus ardents baisers qu'on donne et que l'on rend
Sont des biens que l'on perd au point que l'on les prend.

GUILLAUME.

Pour n'être plus sujette à de semblables fièvres
Elle devrait dormir de même que les lièvres.

TIRSIS.

Nous avons tous deux tort.

DORIMÈNE.

En quoi puis-je l'avoir
Si je n'ai rien commis qui choque mon devoir ?

TIRSIS.

1045 Moi d'avoir pris un bien que je devais attendre,
Et vous d'avoir donné l'occasion de prendre.

DORIMÈNE.

Tirsis, je saurai bien empêcher désormais
Que vous ne profitiez des fautes que je fais.
Demeurant seule ici j'en fais une trop grande,
1050 Et vous en profitez, adieu.

TIRSIS.

Je ne demande
Que le juste loyer des maux que j'ai soufferts
Qu'un peu de votre temps pour regarder ces vers,
Ils sont de Polidor, voyez son artifice,
Souffrez que je vous rende un favorable office.

DORIMÈNE, un peu bas.

1055 Il ne croit pas parler si véritablement.
Qu'ils soient de Polidor, qu'ils soient d'un autre Amant,
Je donnerai toujours une ferme assurance
Que je mets leur Amour dedans l'indifférence ;
Mais pour vous contenter, il faut voir ce que c'est.

TIRSIS.

1060 Ces Stances vous plairont, si l'inconstance plaît.
Si l'on m'ôte le prix que mérite ma flamme ;
Je chasserai du moins Polidor de son âme.

DORIMÈNE.

Elle baise les vers de Polidor.

Il venge Polidor en le servant ici.
Que ne puis-je l'avoir, pour le traiter ainsi ?

TIRSIS.

1065 Je crois qu'avec les dents son dépit les déchire.
Hé bien qu'en dites-vous ?

DORIMÈNE.

Je n'en saurais rien dire.
Sinon que Polidor m'oblige infiniment
De m'assurer ainsi de son contentement.
Qu'il aime à son plaisir Philis ou Dorimène,
1070 Je n'en aurai jamais aucun sujet de peine.

TIRSIS.

Voyez son inconstance, et ma fidélité ;
Et jugez là-dessus ce que j'ai mérité

DORIMÈNE.

Je garderai ces vers pour votre récompense,
Et c'est là vous aimer bien plus que l'on ne pense.
1075 Je fais voir mon Amour par des signes certains
Alors que je reçois ce qui vient de vos mains.
Mais quelque ardente Amour que vous fassiez paraître,
Si l'autre est inconstant, vous le pouvez bien être.

TIRSIS.

1080 Si j'ai paru constant même dans les soupirs,
Que ne serais-je point au milieu des plaisirs ?

DORIMÈNE.

Non, non, pour être aimé rendez-vous infidèle.

TIRSIS.

En ce point seulement, je vous serai rebelle.

DORIMÈNE.

Mais il m'en faut aller.

TIRSIS.

Au moins en ce dessein.
Si le coeur vous déplaît je vous offre la main,
1085 Et si votre rigueur m'en fait une défense
Votre civilité m'en donne la licence.

SCÈNE V.

Polidor, Guillaume.

POLIDOR.

Hélas ! Que ce départ me donne de soucis,
Et que j'ai peur de voir mes soupçons éclaircis.

GUILLAUME.

Qui vous croyait si près ?

POLIDOR.

As-tu donné ma lettre ?

GUILLAUME.

1090 Tirsis trop tôt venu ne me l'a pu permettre.

POLIDOR.

Ha ! Je l'ai vu baiser l'infidèle beauté,
Qui se rit devant moi de ma fidélité.
J'ai vu prendre le prix d'une amour sans seconde,

Je viens de voir piller les plus grands biens du monde.

GUILLAUME.

1095 Comment ! Quelques soldats en secret assemblés
Sont-ils venus piller et nos vins et nos blés ?
Ce sont les plus grands biens que nous saurions attendre.

POLIDOR.

Je parle des baisers que Tirsis vient de prendre.

GUILLAUME.

1100 Vous parlez de baisers, c'est un précieux fruit,
Cela mérite bien qu'on fasse tant de bruit.
Je préfère aux baisers des plus belles du monde
Les humides baisers d'une tasse profonde.

POLIDOR.

Les brutaux comme toi seront de ton côté.

GUILLAUME.

Votre raison vaut moins que ma brutalité.

POLIDOR.

1105 L'infidèle !

GUILLAUME.

De quoi peut-elle être accusée ?
Dorimène dormait quand Tirsis l'a baisée,
Et j'ai pour bons témoins et mes yeux et le Ciel
Qu'il irrita l'abeille en recueillant le miel.

POLIDOR.

Elle dormait Guillaume !

GUILLAUME.

1110 Elle dormait mon maître,
Si vous étiez ici, vous l'avez pu connaître.

POLIDOR.

Que tu me réjouis !

GUILLAUME.

1115 Et ma foi si ma main
Eût pu cacher ce mot dans les lis de son sein,
Puisqu'un petit soupçon vous met en frénésie
Vous eussiez eu pour moi la même jalousie.
En baisant la beauté qui vous gêne si fort
Je me fusse payé moi-même de mon port.

POLIDOR.

Tu n'es pas dégoûté.

GUILLAUME.

Ma taille et mon visage
En donnent ce me semble un ample témoignage ;
Ne trouvez pas mauvais mes appétits nouveaux,
1120 Toute sorte de gens aime les bons morceaux.
Mais je crains que Tirsis ait recours à la ruse
Pour gagner aujourd'hui l'amour qu'on lui refuse.
Il a montré.

POLIDOR.

Des vers.

GUILLAUME.

Dont il vous dit l'Auteur.

POLIDOR.

J'ai composé la pièce il n'en est que l'Acteur.

GUILLAUME.

1125 Si Dorimène croit qu'un autre vous engage
Comme déjà le bruit en est dans le village ?

POLIDOR.

Ne crains point qu'en Amour je réussisse mal,
Je serais sans plaisir si j'étais sans rival.
Si Tirsis me trompa près de celle que j'aime ;
1130 Il vient de me venger en se trompant lui-même.
Charitable rival, dont le soin diligent
Me console et m'oblige en me désobligeant.
Mais ce n'est pas assez, il faut voir Dorimène.
Il faut que son discours m'ôte un reste de peine,
1135 Et s'il me confirmait le présent de son coeur
Je ne redouterais ni père ni rigueur.

ACTE IV

SCÈNE I.

Lisette, Florice.

LISETTE.

Non, je ne pense pas que l'inconstance même
Puisse en si peu de temps oublier ce qu'elle aime.
L'autre jour Polidor possédait votre coeur ;
1140 Vous l'appeliez partout votre aimable vainqueur ;
Et vous brûliez d'un feu si vif qu'à vous entendre
J'appréhendais souvent de vous trouver en cendre.
Aujourd'hui cependant après tant de soucis
Votre coeur s'en retire et retourne à Tirsis.

FLORICE.

1145 Ne t' imagine point que j'en serai blâmée,
Pourrais-tu bien aimer, et n'être pas aimée ?
Le plus grand des tourments que l'on souffre ici-bas
C'est d'aimer constamment et de ne l'être pas.
Peux-tu donc me blâmer de me voir inconstante
1150 Si je ne veux changer que pour être contente,
Lisette, à ton avis, serait-ce avec raison,
Qu'on blâmerait celui qui suivrait sa prison.
Et qui s'efforcera de sortir des supplices
À dessein de se mettre au chemin des délices ;
1155 Puisque l'Amour est fait pour le contentement
Pourquoi le suivra-t-on s'il donne du tourment ?

LISETTE.

Tout ce que votre esprit pourrait mettre en usage
Ne vous ôtera pas le titre de volage ;
Recherche qui voudra vos légères Amours,
1160 Vous n'êtes pas d'humeur d'aimer plus de trois jours.
Qu'on paraisse pour vous froid inconstant ou ferme,
Votre Amour est constant à n'avoir que ce terme.
Mais vous aimez Tirsis, sans toutefois savoir
S'il voudra seulement vous parler et vous voir.

FLORICE.

1165 Je sais bien qu'il aime Dorimène,
Mais si je suis légère elle est plus inhumaine.
Si bien qu'un seul regard plein d'Amour et d'attraits

Me fera recouvrer la perte que j'en fais.
Un souris, un regard, tant soit peu de licence
1170 Dessus l'esprit d'un homme ont beaucoup de puissance.
Se voyant caressé, Lisette, assure-toi
Qu'il sera trop heureux de revenir à moi.

LISETTE.

Et si vous le trouvez d'une humeur trop étrange
Vous savez au besoin faire valoir le change.

FLORICE.

1175 Mais si je le vois qui vient ; irons-nous au-devant ?
Il s'approche de nous tout triste et tout rêvant.
N'y songez plus Tirsis

SCÈNE II.

Tirsis, Lisette, Florice.

TIRSIS.

Ha ! Je jure Madame,
Qu'étant si près du corps vous étiez loin de l'âme.

FLORICE.

Et je jure Tirsis, que malgré nos discords
1180 Vous êtes près du coeur beaucoup plus que du corps.

LISETTE.

Que vous faites du froid, hé Dieux que d'artifice !
Ne vous souvient-il plus d'avoir aimé Florice ?

TIRSIS.

Il me souvient de plus, de sa légèreté.

FLORICE.

Mais vous trouvez ailleurs bien plus de cruauté.

TIRSIS.

1185 Il vaut mieux endurer auprès d'une cruelle,
Que de se réjouir auprès d'une infidèle.
Lorsqu'on endure ainsi, l'on espère toujours
Le bonheur d'adoucir l'objet de ses Amours ;
Mais quand on est aimé d'une fille changeante
1190 On craint toujours le mal de la voir inconstante :
Florice après cela vous pouvez assurer
Lequel vaut mieux enfin de craindre ou d'espérer.

FLORICE.

Le bien présent vaut mieux que celui qu'on espère.

TIRSIS.

Ce n'est pas un grand bien qu'une amitié légère.

LISETTE.

1195 J'ai plus porté pour vous de poulets chaque jour
Qu'il ne s'en trouverait dans notre basse-cour.
Vous cherchiez comme un bien ma seule confidence
Cependant aujourd'hui.

TIRSIS.

Je cherche le silence,
Et vos discours trop longs me font bien éprouver

Tirsis se retire.

1200 Qu'où paraît votre sexe on ne le peut trouver.

LISETTE.

Hé bien ? Que dites-vous de cette vaine gloire ?
L'avez-vous regardé ? Je ne le saurais croire,
Car vous disiez tantôt que vos regards plus doux
Le rendraient trop heureux de revenir à vous.

FLORICE.

1205 N'as-tu pas reconnu qu'il parlait par contrainte,
Et qu'il veut m'éprouver avecque cette feinte ?

LISETTE.

Vous vouliez qu'il se feigne ! Et le croyez ainsi ?
Mais de votre poursuite il a peu de souci.

FLORICE.

1210 Tu n'as pas remarqué que son oeil moins farouche
Démentait les discours que me faisait sa bouche ?

LISETTE.

Je n'ai point vu cela, mais j'ai vu des mépris
Capables d'ébranler les plus fermes esprits ;
Florice, les dédains seraient-ils les caresses
Que l'Amour de Tirsis réserve à ses maîtresses ?

FLORICE.

1215 Mais j'aperçois quelqu'un, il se faut retirer.

LISETTE.

Que tous ces changements vous feront soupirer.

SCÈNE III.
Guillaume, Polidor.

GUILLAUME.

À vous voir maintenant en cet habit fantasque
On s'imaginerait que vous allez en masque,
Et l'on ne pourrait pas en l'ordre où je vous vois.
1220 Dire quel est le maître ou de vous ou de moi.

POLIDOR, habillé en vendangeur.

Guillaume en cet habit je verrai Dorimène,
Et je lui parlerai sans soupçon et sans peine.

GUILLAUME.

De même que l'amour vous change en villageois,
Que ne peut-il aussi me changer en Bourgeois.

POLIDOR.

1225 Mais elle est dans sa vigne, il faut que je la voie ;
Va-t-en.

GUILLAUME.

Je vous souhaite une parfaite joie,
Puissez-vous avec elle aux vignes de là-bas
Jusqu'à cent ans d'ici ficher des échelas.

SCÈNE IV.
Dorimène, Polidor.

DORIMÈNE, seule.

Dorimène doit tenir un livre et ne prendre pas garde à Polidor.

Polidor seul secours de mon âme blessée
1230 Ne te puis-je plus voir qu'avecque la pensée ?
Et faut-il que mes yeux soient jaloux de mon coeur
Qui voit plus souvent qu'eux mon Amoureux vainqueur ?
Je ne sais si je l'aime, ou bien si je l'adore.

POLIDOR.

N'auriez-vous point besoin d'un vendangeur encore.

DORIMÈNE.

1235 Nous en avons assez.

POLIDOR.

Croyez qu'en tous ces lieux
Il s'en trouvera peu, qui vous serviront mieux.

DORIMÈNE.

Étant presque à la fin de cette matinée,
Tu viens un peu trop tard commencer ta journée.

POLIDOR.

1240 Madame, le travail est mon plus grand déduit,
Si le jour ne suffit j'y passerai la nuit.

DORIMÈNE.

N'est-ce pas Polidor.

POLIDOR.

C'est lui-même, Madame,
De qui le changement ne va pas jusqu'à l'âme.

DORIMÈNE.

J'ai toujours jusqu'ici blâmé le changement :
Mais de cette façon je l'aime infiniment.

POLIDOR.

1245 Considérez, combien ma fortune est nouvelle
Il m'a fallu changer pour paraître fidèle,
L'action que je fais vous le peut témoigner.

DORIMÈNE.

Aimable vendangeur que voulez-vous gagner ?

POLIDOR.

1250 De mon plus grand travail j'aurai trop de salaire
Si je puis seulement vous parler et vous plaire.

DORIMÈNE.

1255 Si vous ne demandez que cela seulement
Vous en avez déjà reçu le paiement :
Mais j'aperçois de loin l'Auteur de ma tristesse,
Feignez de vendanger jusqu'à ce qu'il me laisse.
Ma rigueur lui prépare un si mauvais accueil,
Que si l'on meut d'Amour, il est près du cercueil.
Ne m'apportez-vous point quelque rime nouvelle,

L'original porte 'crime infidèle' il faut pour la métrique mettre 'crime d'infidèle'.

Qui charge Polidor du crime d'infidèle ?

SCÈNE V.

Tirsis, Dorimène, Polidor.

TIRSIS.

1260 Il ne mérite pas ce volage moqueur,
D'être dans votre bouche et moins dans votre coeur.

POLIDOR, à l'écart.

Si de cette façon il parle en ma présence
Croirai-je qu'un rival m'épargne en mon absence ?

DORIMÈNE.

Cette fille d'Auteuil ?

TIRSIS.

Il la voit chaque jour
Et peut-être à cette heure, il lui parle d'Amour.

POLIDOR.

1265 Je serais bien trompé s'il était véritable.

TIRSIS.

Enfin au plus constant montrez-vous plus traitable.

POLIDOR.

Vous verrez que Tirsis touché de mon Amour
S'en va parler pour moi comme il fit l'autre jour.

DORIMÈNE.

1270 Tirsis retirez-vous, et laissez- moi poursuivre,
J'aurai de l'entretien tant que j'aurai ce livre.

TIRSIS.

Le trouvez-vous si beau.

DORIMÈNE.

J'y trouve des appas
Qu'à mon opinion vos paroles n'ont pas.

TIRSIS.

Aussi ne veux-je pas me piquer de bien dire
Mais d'aimer constamment jusqu'à ce que j'expire.

DORIMÈNE.

Elle montre Polidor.

1275 Quand vous seriez parfait au jugement de tous,
J'aimerais beaucoup mieux ce vendangeur que vous.

TIRSIS.

Tirsis se retire.

Et moi qui ne suis né que pour vous satisfaire,
Au moins par mon départ je pourrai bien vous plaire.

DORIMÈNE, à Polidor.

1280 N'êtes-vous point jaloux de ce bon traitement
Dont j'ai favorisé ce malheureux Amant ?

POLIDOR.

Je crains peu son Amour, mais je crains sa richesse,
Et que son or enfin ne m'ôte une maîtresse.
Votre père peut-être à ce triste moment
Prémédite la fin de mon contentement :
1285 Triste et fâcheux effet d'un père inexorable
Qui change mon Amour en un mal incurable ?
Et dont l'avare humeur me fait imaginer
Qu'il veut vendre sa fille et non pas la donner.

DORIMÈNE.

1290 Ne crains rien Polidor ; quoi que Tirsis espère,
J'écoute ton Amour et suis sourde à mon père.
Et devant que mon coeur brûle d'un feu nouveau
La vigne au lieu de vin nous donnera de l'eau.
Mais après les rigueurs d'une peine infinie
Sache que j'ai gagné l'amitié d'Olénie,
1295 Et que même son coeur ouvert à nos travaux
Nous promet plus de bien que nous n'avons de maux.
Si tu veux aujourd'hui nous nous verrons chez elle
Malgré les volontés d'une mère cruelle,
Là pour un peu de temps affranchis de langueurs
1300 Nous ferons voir l'Amour qui se cache en nos coeurs.

POLIDOR.

J'irai ma chère vie, et je ferai paraître.

DORIMÈNE.

Mais j'aperçois mon père.

POLIDOR.

Il ne me peut connaître,
Cet habit tromperait le plus judicieux.

DORIMÈNE.

Allez par ce sentier, je vous suivrai des yeux.

SCÈNE VI.
Crisère, Doripe.

CRISÈRE.

- 1305 Enfin la vanité, qui vous est naturelle,
Cède aux vives raisons que j'oppose contre elle.
Vous avez reconnu l'erreur où vous étiez
Que c'était un faux bien que vous vous promettiez.
Et que cette Noblesse, où l'on voit tant de pompe,
1310 Ne jette assez souvent qu'un éclat qui nous trompe.
Pour moi qui désire être et mon maître et ma loi,
J'aime le Noble en guerre et le crains près de moi.
L'on sait comme il en prend au père d'Orasie
D'avoir joint la Noblesse avec la Bourgeoisie,
1315 Et comme il est puni de cette ambition
Qu'on ne peut pardonner à sa condition.
Devant qu'il eût conçu cette maudite envie
Vous savez que tous biens accompagnaient sa vie.
Et que son revenu venait tous les trois mois
1320 Le rendre plus heureux que ne sont pas les Rois.
Mais depuis que son gendre a trompé ses attentes
Il reçoit plus d'exploits qu'il ne reçoit de rentes.
On le plaint aujourd'hui chez les honnêtes gens,
Il n'est plus visité si ce n'est des Sergents,
1325 Et dedans ce malheur qui surpasse l'extrême
L'on prendrait son logis pour leur barrière même.
Ainsi le juste ciel traite l'ambition
Pour nous en détourner par sa punition.
Je croirais donc avoir mal employé mon âge
1330 Si le malheur d'autrui ne m'avait pas fait sage.
Depuis que Palmédor ne nous visite plus
Je n'ai plus dans l'esprit tant de soins superflus.
Alors que ses pareils recherchent nos familles
Ils font l'Amour à l'or, et non pas à nos filles.

DORIPE.

- 1335 Quelqu'un m'a fait savoir qu'il s'est partout vanté
Qu'on se repentirait de l'avoir rejeté.

CRISÈRE.

- Laissez-le murmurer, il ne nous peut atteindre,
S'il ne parlait pas tant, il serait plus à craindre,
Tous ces grands discoureurs inutiles et vains
1340 Avec beaucoup de langue ont rarement des mains.
Méprisez cet esprit, et soulagez le vôtre,
Un vaisseau plein de vent fait plus de bruit qu'un autre.
Mais pour nous dégager d'un nombre de soucis
Demeurons-en au choix que j'ai fait de Tirsis.

DORIPE.

- 1345 J'ai sondé là-dessus l'esprit de Dorimène.

CRISÈRE.

Hé bien qui trouvez-vous ?

DORIFE.

Seulement de la haine.
Tirsis est son tourment ainsi qu'elle est le sien.

CRISÈRE.

Pour moi qui le connais, je crois qu'il est son bien.

DORIFE.

Sans doute Polidor est dans sa fantaisie.

CRISÈRE.

1350 Je viendrai bien à bout de cette frénésie,
Et contre ses désirs opposant ma rigueur
J'arracherai bientôt cet Amour de son coeur.
Je lui ferai savoir que je suis en puissance
De ranger son esprit sous mon obéissance.

DORIFE.

1355 Je croirais néanmoins que la facilité
En viendrait mieux à bout que la sévérité.

CRISÈRE.

Et si sa passion passait jusqu'à l'extrême ?

DORIFE.

Il se faudrait servir d'un remède de même ;
Mais nous n'en viendrons pas à cette extrémité.
1360 Je la connais trop bien.

CRISÈRE.

J'en ai toujours douté.
Une fille est étrange ayant l'Amour pour maître,
Et c'est un animal difficile à connaître.
Mais par quelle douceur la pourrions-nous avoir ?

DORIFE.

Dessus elle Olénie a beaucoup de pouvoir,
1365 Elle lui fait aimer ou haïr toutes choses,
Elle fait de son coeur mille métamorphoses,
Et si nous la prions de parler pour Tirsis
Nous nous verrons bientôt au bout de nos soucis,
Ses puissantes raisons changeront Dorimène,
1370 Et porteront l'Amour où j'ai trouvé la haine.

CRISÈRE.

Non, non, je puis moi seul la mettre en son devoir,
Je veux faire les lois qu'elle doit recevoir,

Ma femme, les amis sont des biens nécessaires
Qu'on ne peut employer qu'aux extrêmes affaires,
1375 Et ce n'est qu'abuser de ceux que nous avons
Que de les occuper à ce que nous pouvons.

DORIFE.

Voulez-vous la contraindre au joug d'un Hyménée,
Où peut-être le Ciel ne l'a pas destinée ?
Montrez-vous en cela plus traitable et plus doux,
1380 Le mal de nos enfants passe jusques à nous,
Si nous sommes Auteurs d'un triste mariage
Nous ressentons l'effet de leur mauvais ménage,
Et le Ciel nous punit par leurs adversités
D'avoir à ce lien forcé leurs volontés,
1385 Cette action doit être aussi libre que sainte
La volonté la fait et non pas la contrainte ;
Enfin tel mariage à Dieu même odieux,
Est fait pour les enfers, et non pas dans les Cieux.
Mais puisque vos discours sont un vrai témoignage
1390 Que les fautes d'autrui vous en rendu plus sage,
Après avoir tant vu de malheurs advenir
Par le même chemin que vous voulez tenir,
Pourquoi.

CRISÈRE.

Je vous entends, visitons cette Dame,
Il faut tout accorder au caquet d'une femme,
1395 Et quiconque veut voir la paix en sa maison
Ne doit pas contredire à sa moindre raison.

Caquet : Abondance de paroles inutiles
qui n'ont point de solidité. [F]

SCÈNE VII.

Dorimène, Olénie.

DORIMÈNE.

Excusez, Olénie, une Amour violente
Qui me rend incivile ou plutôt insolente.
Si vous en recevez de l'importunité
1400 Il en faut accuser votre facilité :
Vous savez que l'Amour sans respect de personne
Abuse volontiers du pouvoir qu'on lui donne.

OLÉNIE.

À tant de compliments si beaux et si parfaits
Je ne répondrai point que par de bons effets.
1405 Mais votre serviteur ne tient pas sa promesse ;
Avec beaucoup d'Amour a-t-on de la paresse ?

DORIMÈNE.

Que son retardement me donne de souci.

OLÉNIE.

Voici son vigneron.

SCÈNE VIII.
Dorimène, Guillaume, Olénie.

DORIMÈNE.

Que viens-tu faire ici ?

GUILLAUME.

Je viens faire l'Amour au défaut de mon Maître.

DORIMÈNE.

1410 Qui le peut maintenant empêcher de paraître.

GUILLAUME.

Comme il pensait venir selon vos volontés,
Recevoir en ce lieu, la loi de vos beautés,
Un homme survenant tout triste et hors d'haleine,
Pour aller à Paris le fait quitter Suresnes.

DORIMÈNE.

1415 As-tu su le sujet qui le presse si fort ?

GUILLAUME.

Phillargire son oncle est au lit de la mort.
Cet avaricieux va revoir sous la terre
L'argent qu'il y cachait au seul bruit de la guerre.
Polidor et sa soeur sont ses deux héritiers
1420 Et si l'on me croyait je ferais bien le tiers.
S'il n'est donc pas venu, son excuse est valable
Car toujours au plaisir l'utile est préférable.
Ainsi tous vos parents aimeront Polidor,
Et le croiront parfait lorsqu'il aura plus d'or.

DORIMÈNE.

1425 Tu dis la vérité, dans le temps où nous sommes
L'argent est la vertu qui fait priser les hommes,
Il, fait voir de l'esprit en ceux qui n'en ont pas,
À la même laideur il donne des appas,
Enfin pour réparer l'esprit et le visage
1430 C'est le fard le plus sûr que l'on mette en usage.

OLÉNIE.

Si l'or peut tout au monde, il peut par son secours
Faire selon vos vœux réussir vos Amours.

DORIMÈNE.

Elle entend tousser son père.

Hélas j'entends mon père, il m'avait fait défense
De voir ceux de chez vous.

GUILLAUME.

Est-ce là votre offense
1435 J'ai dedans mon esprit de quoi vous excuser,
Et dans le même lieu j'ai de quoi l'abuser.

SCÈNE IX.

**Dorimène, Guillaume, Crisère, Doripe,
Olénie.**

DORIMÈNE.

Il entre ici dedans.

GUILLAUME, se jette aux genoux d'Olénie.

Soyez-moi favorable,
Madame secourez un pauvre misérable
Monsieur parlez pour moi, montrez votre bonté,
1440 Je me vois malheureux sans l'avoir mérité.
Polidor m'a chassé bien plutôt par caprice
Que pour avoir manqué de lui rendre service.

OLÉNIE, un peu bas.

Il le faut seconder, sa ruse le mérite,
On parlera pour toi.

GUILLAUME.

Je vous en sollicite.

OLÉNIE.

1445 Je verrai Polidor, et dès le même jour
Que tu nous auras dit qu'il sera de retour.

CRISÈRE.

N'est-il pas à Suresnes.

GUILLAUME.

Hélas je l'y désire ?
Ne vous a-t-on pas dit l'état de Phillargire.
Il se meurt.

CRISÈRE.

Il se meurt.

GUILLAUME.

On vient de le mander,
1450 Si bien que Polidor est allé succéder.

CRISÈRE.

Ha certes sa vertu qui passe la commune,
Méritait pour le moins cette bonne fortune.
Il a des qualités qui me le font vanter.

DORIMÈNE, à l'écart.

Il ne les aurait pas s'il n'allait hériter.

OLÉNIE, à Guillaume.

1455 Va-t-en.

DORIMÈNE.

Que d'un grand soin sa feinte me dégage !

GUILLAUME, à Dorimène en s'en allant.

Hé bien, sais-je sortir hors d'un mauvais passage
Tout pesant que je suis je m'en suis retiré.

DORIPE.

Phyllargire a de quoi, son bien est assuré,
Et si comme l'on dit Polidor en hérite
1460 Cela relèvera de beaucoup son mérite.

CRISÈRE.

Son oncle n'est pas mort, jusqu'au dernier moment
On voit la volonté sujette au changement ;
Ne publions jamais que quelque bien est nôtre,
Lorsqu'il dépend encor des volontés d'un autre.
1465 Ce qu'on possède ainsi ne se doit pas compter.

DORIPE.

Il vaudrait bien Tirsis s'il pouvait hériter.

OLÉNIE.

Est-il vrai que Tirsis recherche Dorimène ?

CRISÈRE.

Il lui fait trop d'honneur d'y prendre tant de peine.
Elle se doute bien pourquoi je viens chez vous,
1470 Dorimène allez voir ce que l'on fait chez nous :

Dorimène se retire.

Au moindre mot qu'on dit en affaire pareille
Les filles de son âge ont la puce à l'oreille.

OLÉNIE.

Aime-t-elle Tirsis ?

CRISÈRE.

Comme on fait le poison
Et seule vous pouvez la mettre à la raison.

DORIPE.

1475 N'aime-t-elle personne.

CRISÈRE.

Il faut que je la blâme
D'avoir fait Polidor possesseur de son âme.

OLÉNIE.

Lorsqu'un premier Amour a gagné notre coeur
Un autre a de la peine à s'en rendre vainqueur.
Vous me venez parler d'une chose impossible.
1480 Contredire l'Amour c'est le rendre invincible ;
Mais laissez faire au temps, lui qui surmonte tout
De cette passion pourra venir à bout.
Bien qu'on donne à l'Amour des armes glorieuses
Toujours celles du temps en sont victorieuses.
1485 L'Amour déplaît enfin lorsqu'il ne peut guérir,
Et les maux qu'il nous fait le font souvent mourir ;
Un esprit arrêté dans ses chaînes fatales,
De même que les fous à des bons intervalles,
Où s'étonnant des maux qu'il souffre chaque jour
1490 Il peut heureusement triompher de l'amour.

DORIPE.

Madame dit fort bien, et tout ce qu'elle avance
Se peut bien confirmer par mon expérience ;
Étant jeune j'aimai, mais passionnément,
Et toutefois le temps m'ôta de ce tourment.
1495 Peut-être qu'en ce point la fille un peu légère
Fera voir qu'elle tient de l'humeur de la mère.

CRISÈRE, à Olénie.

Madame quand l'Amour s'est rendu violent,
Le temps est ce me semble un remède trop lent ;
Devant qu'il puisse agir sur un coeur misérable,
1500 Ce mal qui croit toujours se peut rendre incurable.

DORIPE.

Un Amour sans plaisir lasse enfin nos esprits.

CRISÈRE.

J'ai comme vous aimé : mais j'en ai plus appris.
Ma seule volonté guérira Dorimène
Si la sienne plutôt ne la tire de peine.

OLÉNIE.

1505 Ne la contraignez point, la plus forte rigueur
Peut tout dessus le corps et rien dessus le coeur.

CRISÈRE.

Quoi que vous en disiez, je veux qu'elle me plaise
Dans le dessein que j'ai de la mettre à son aise.

DORIFE.

Si Polidor hérite ?

CRISÈRE.

Et s'il n'hérite pas ?

DORIFE.

1510 Mais supposons enfin qu'il hérite.

CRISÈRE.

En ce cas
Nous pourrions aviser à ce qu'il faudrait faire.

OLÉNIE.

Attendez donc encor rien ne presse l'affaire.

CRISÈRE.

Rien ne presse l'affaire ! On me doit accorder
Qu'une fille est toujours difficile à garder :
1515 Les filles sont des fruits qui ne sont pas de garde
Et qui les veut garder, bien souvent les hasarde.
J'attendrai toutefois, mais il est déjà tard,
Et le jour qui s'en va presse notre départ.

ACTE V

SCÈNE I.

Florice, Dorimène, Lisette.

FLORICE.

Oui je suis ta rivale, et si j'en suis blâmable
1520 Accuse Polidor d'être partout aimable.
Si contre mon devoir j'ai chéri ses appas
Dorimène mon coeur, ne m'en accuse pas ;
Mais accuse la loi que la Nature a faite
Qui veut que nous aimions toute chose parfaite.
1525 Tu l'as trouvé charmant et comblé de tous biens
Penses-tu qu'il soit autre à d'autres yeux qu'aux tiens ?
Ton coeur est fait de chair, il pleure, il brûle, il aime,
Et crois-tu que le mien ne soit pas fait de même ?
Si Polidor a pu se faire aimer de toi
1530 Crois-tu que son pouvoir fut moindre dessus moi ?
Mais enfin ne crains plus, mon espérance est morte
Depuis que j'ai connu l'amitié qu'il te porte,

DORIMÈNE.

Tu ne peux en parler en des termes si doux
Sans me rendre aussitôt l'esprit un peu jaloux ;
1535 Au lieu de le louer donne-lui quelque blâme,
Tâche par des mépris à l'ôter de mon âme,
Pour couvrir ses vertus invente des défauts,
Dis-moi que son Amour n'a rien qui ne soit faux,
Dis-moi que son esprit cache des maux étranges,
1540 Ces discours me plairont plutôt que tes louanges ;
Tu me ferais juger en louant Polidor
Que si tu l'as aimé tu peux l'aimer encor.

FLORICE.

Je crois que cette Amour dont j'eus l'âme saisie,
A porté dans la tienne un trait de jalousie,
1545 Mais si tu veux guérir du mal qu'elle te fait
Compare à mes défauts ton visage parfait.

LISETTE.

Quoi que vous puissiez dire, oui je suis insensée,
Ou vous ne parlez pas selon votre pensée,
Florice toute fille a cette vanité

1550 Qu'elle croit surpasser sa compagne en beauté,
La plus laide s'estime, elle juge pour elle
Et parce qu'elle s'aime, elle se trouve belle.
Vous connaissez Mélane à ses yeux de travers,
Elle dit que Damon les estime en ses vers,
1555 Qu'il en a dans le coeur une atteinte reçue,
Qu'elle ménage bien le défaut de sa vue,
Mais enfin le moyen de croire ce moqueur,
Et qu'un oeil de travers tire tout droit au coeur ?

DORIMÈNE.

1560 Si l'Amour qu'elle donne est imparfait comme elle
Bientôt elle verra son Amant infidèle.

LISETTE.

Ainsi de tous côtés nous voyons chaque jour
Que celle qui fait peur croit donner de l'Amour,
Pour moi qui suis passable entre les villageoises
Je ne le cède pas aux plus belles bourgeoises.

FLORICE.

1565 Sans nous entretenir de cette vanité,
Reprenons Polidor que nous avons quitté.
T'a-t-il fait demander depuis que Phillargire
Lui laissa tous les biens que ton père désire ?

DORIMÈNE.

Il a fait son devoir, mon père a fait le sien.

LISETTE.

1570 Il l'aime moins pour lui qu'à cause de son bien.
Phillargire en mourant sans reproche et sans blâme
A fait beaucoup de bien pour celui de son âme.
Mais quand il n'aurait fait que mourir à propos
Je crois que son esprit en aurait du repos.

FLORICE.

1575 Quand viendra donc l'hymen favorable à ta flamme,
Changer ton nom de fille à l'heureux nom de femme.

LISETTE.

Si cela dépendait seulement du souhait
On verrait dès demain ce mariage fait.

DORIMÈNE.

1580 À peine a-t-on pleuré la mort de Phillargire
Et tu voudrais déjà qu'on commençât à rire,
À peine a-t-on fermé ses yeux et son cercueil
Et tu voudrais déjà qu'on en quittât le deuil.
Ainsi chère compagne on ferait sur sa fosse
Au lieu de son tombeau le lit de notre noce,
1585 Mon père et Polidor l'ont remise au printemps.

LISETTE.

À cause que les fleurs se cueillent en ce temps.

DORIMÈNE.

Mais Florice est-il vrai ce qu'on dit chez Silvie.

FLORICE.

Qui dit-on ?

DORIMÈNE.

Que Tirsis t'a fort longtemps servie.

FLORICE.

Il est vrai que Tirsis fut le premier vainqueur
1590 À qui l'Amour ouvrit les portes de mon coeur,
Bien que l'on m'ait donné ce titre de volage
J'ai toujours dans l'esprit conservé son image,
Et quiconque depuis dans mon coeur a passé,
L'a caché seulement, et ne l'a pas chassé :
1595 Mais s'il a préféré tes beautés à la mienne
Mon infidélité sert d'excuse à la sienne.

DORIMÈNE.

Florice l'on voit bien qu'il ne tient pas à moi
Non plus qu'à mes rigueurs qu'il ne retourne à toi.
Mais enfin il est temps de sortir du village,
1600 Pour gagner le chemin qui mène à l'ermitage.
Cloris s'y doit trouver avecque Philidor.

FLORICE.

Je crains de rencontrer en chemin Palmédor.
Depuis deux ou trois jours, il est sur le passage
De même qu'une borne au bout d'un paysage.

LISETTE.

1605 S'il est comme une borne au passage planté,
Vous en avez à tort l'esprit épouvanté.

FLORICE.

Il a quelque dessein.

LISETTE.

Florice ce bravache
N'a rien d'un furieux si ce n'est sa moustache.
Je le ferais pleurer si je l'entreprenais.

DORIMÈNE.

1610 Elle le connaît mieux que tu ne le connais.
N'appréhende donc rien, viens où je te convie
La beauté de ce jour t'en doit donner l'envie

Allons Florice allons, peut-être que demain
Le ciel nous cachera son visage serein

SCÈNE II.

Tirsis, Guillaume.

TIRSIS.

1615 Si bien que Polidor est caressé du père.

GUILLAUME.

Si bien que c'est en vain que tout autre l'espère.
Monsieur vous m'entendez, mais pour votre repos
Caresser comme moi les verres et les pots,
Si vous voulez ouïr mes raisons sans pareilles
1620 Vous serez mon rival en l'amour des bouteilles,
Et je suis assuré que sans être jaloux
Je pourrai bien aimer en même temps que vous.
Ce sont là les beautés qui seules me font plaindre
Quand mon argent trop court n'y saurait pas atteindre ;
1625 Les attraits d'une fille en trois jours effacés
Ne retournent jamais alors qu'ils sont passés,
Si la bouteille perd sa grâce naturelle
On n'a qu'à la remplir pour la rendre plus belle,
Et vous m'accorderez pour le moins ce seul point
1630 Qu'une fille en cela ne lui ressemble point
Mais si je vous semblais trop difficile à croire,
Écoute, là-dessus une chanson à boire.
Si quelque bouteille à l'écart
Perd ses beautés qui me ravissent
1635 Ce n'est que pour en faire part
Aux bons enfants qui la chérissent,
Mais la fille orgueilleuse avecque ses appas
Les laisse prendre au temps, qui n'en fait point de cas.
Et puis tant de raisons ne nous feraient pas être
1640 Le rival du valet bien plutôt que du maître.

TIRSIS.

Passes outre, et tiens ailleurs ces discours superflus.

GUILLAUME.

Qu'un Amoureux est sot quand il n'espère plus !

TIRSIS.

Après tant de soucis que faut-il que j'attende !

GUILLAUME.

Mais voici Polidor, si faut-il que j'entende.

SCÈNE III.

Polidor, Tirisi, Guillaume, Philémon.

POLIDOR.

1645 Où veut aller Tirsis ? Que fait-il seul ici ?

TIRSIS.

Je vais chez Dorimène.

POLIDOR.

Et moi j'y vais aussi.

TIRSIS.

Son père te chérit.

POLIDOR.

La fille fait de même
Et bientôt les effets t'apprendront que l'on m'aime.

TIRSIS.

1650 Ainsi l'expérience apprend à Polidor
Quel Amour peut beaucoup avec des flèches d'or.

POLIDOR.

Si la force de l'or était si souveraine
Vous qui n'en manquez point vous auriez Dorimène

TIRSIS.

De quelques ornements dont tu sois revêtu
Tu lui dois ton bonheur plutôt qu'à ta vertu.

POLIDOR.

1655 Que m'importe Tirsis d'où mon bonheur s'élève
L'Amour a commencé maintenant l'or achève.

TIRSIS.

L'on se trompe souvent aux comptes que l'on fait,
Et tel fait un dessein qui n'en voit point d'effet.

POLIDOR.

1660 Lorsque l'or et l'Amour se mêlent d'une chose
On peut bien espérer tout ce qu'on s'en propose.

TIRSIS.

Cette Philis d'Auteuil qui te chérissait tant
Te verra donc porter le titre d'inconstant.

POLIDOR.

Sans me rendre inconstant ainsi qu'il te le semble
J'ai trouvé le secret d'en aimer deux ensemble.

TIRSIS.

1665 Et moi je trouverai par un secret égal
Le moyen d'abaisser la gloire d'un rival.

POLIDOR.

Bien qu'en inventions ton esprit soit fertile
Tu chercheras longtemps ce secret inutile.

TIRSIS.

L'épée est ce secret.

POLIDOR.

1670 Ne nous échauffons point,
Jusqu'à nous voir forcés à quitter le pourpoint.
Aussi bien ce secret inventé par ta rage
Ne réussirait pas qu'à ton désavantage.

TIRSIS.

Quittons là ce discours, et passons à l'effet.

POLIDOR.

1675 Si ta perte te plaît tu seras satisfait.
Cherchons pour te tirer et du monde et de peine,
L'endroit le plus caché qui soit près de Suresnes.
Mais devant que d'aller il te sera permis
De prendre si tu veux congé de tes amis.

TIRSIS.

Dépêchons.

GUILLAUME.

1680 Qui croirait que de la bourgeoisie
Se peut jamais porter à cette frénésie.

PHILÉMON.

N'as-tu point vu Tirsis.

GUILLAUME.

Monsieur courons après Polidor
Polidor et Tirsis se vont battre ici près

SCÈNE IV.

Crisère, Doripe, Lisette.

CRISÈRE.

Si Polidor est riche, il n'est pas sans mérite,
L'on remarque en ses yeux sa bonne humeur écrite,
1685 Toutes ses actions conduites sagement
Partent moins de son corps que de son jugement ;
Ses bonnes qualités me font dire sans cesse
Que le bien de son oncle est sa moindre richesse,
Enfin il me ravit, et quand il n'aurait rien
1690 Son esprit ce me semble est un assez grand bien.

DORIPE.

Vous n'avez pas toujours parlé de cette sorte
Il doit à ses grands biens l'amitié qu'on lui porte.
Cette succession vous le rendrait parfait,
Quand il aurait le corps et l'esprit contrefait,
1695 Dirai-je librement ce que je me propose ?
Vous aimez trop le bien, pour aimer autre chose.

CRISÈRE.

Il est vrai qu'autrefois n'étant pas bien connu
Il ne fut pas chez moi toujours le bienvenu.
J'avais conçu pour lui quelque sorte de haine :
1700 Mais enfin il me plaît autant qu'à Dorimène,
Et j'attendrai le temps que l'on les mariera
Avec autant d'ardeur que ma fille en aura.

DORIPE.

Tirsis l'espère encore, et son coeur trop fidèle
Ne peut quitter l'Amour qu'il a conçu pour elle.

CRISÈRE.

1705 Hé quoi pour contenter un désir d'Amoureux
Voudrait-il pour jamais se rendre malheureux ?
Il vaut mieux épouser un serpent qu'une femme
Lorsqu'un contraire Amour est maître de son âme,
Se marier ainsi, c'est se jeter aux fers,
1710 C'est se mettre en vivant au milieu des enfers,
C'est aller au-devant de cet outrage pire
Que tout homme appréhende, et que je n'ose dire.
Pour son bien et le nôtre il doit chercher ailleurs
Puisqu'il y peut trouver mille partis meilleurs.
1715 Il a su là-dessus quelle était ma pensée,
Il a connu l'erreur dont son âme est blessée,
Et toutefois.

SCÈNE V.

Lisette, Doripe, Crisère.

LISETTE.

Monsieur que faites-vous ici ?
Hélas tout est perdu.

DORIBE.

Qui te travaille ainsi ?

LISETTE.

1720 Palmédor épiant à cent pas de Suresnes
Vient à ce même instant d'enlever Dorimène.

DORIBE.

Hélas !

CRISÈRE.

Le sais-tu bien.

LISETTE.

Ha j'ai vu ce malheur !

CRISÈRE.

Sans tarder d'un moment poursuivons ce voleur.

SCÈNE VI.

Polidor, Tirsis, Florice, Dorimène.

POLIDOR.

Polidor tient Tirsis renversé dessous lui.

Confesse maintenant que tu me dois la vie.

TIRSIS.

1725 Use de ta victoire, et poursuis ton envie.
Et puisque je suis né seulement pour ton mal
Délivre-moi des soins que te donne un rival.

POLIDOR.

1730 J'aime mieux désormais qu'un rival m'épouvante
Que le juste remords d'une action sanglante,
Demeurez mon rival, vivez, Tirsis, vivez,
Mais reconnaissez bien ce que vous me devez.

TIRSIS.

Ah ! Cette courtoisie aura pour moi des charmes
Qui me vaincront bien mieux que ne feraient tes armes,
Et pour la reconnaître et me vaincre à mon tour
Je te cède aujourd'hui l'objet de notre Amour.
1735 Dorimène est à toi, Tirsis est tout de même.

SCÈNE VII.

Philémon, Polidor, Tirsis, Guillaume.

PHILÉMON.

Amis d'où peut venir cette fureur extrême ?

GUILLAUME.

La mort vient assez tôt nous ravir d'ici-bas
Sans aller rechercher au milieu des combats.

TIRSIS.

1740 Qui vous peut obliger à tenir ce langage,
Et quel étonnement change votre visage ?

PHILÉMON.

Guillaume m'avait dit qu'un furieux dessein
Vous mettait en ce lieu les armes à la main.

POLIDOR.

1745 Ne vous y fiez pas ; alors qu'il vient de boire
À quiconque l'entend il en fait bien à croire,
En de certains moments il a des visions,
Il va faire caresse à des illusions,
Il prendrait pour du vin l'eau même de la Seine.

GUILLAUME.

1750 Monsieur je n'eus jamais la raison si peu saine.
En me voyant à jeun, ce qu'on n'a guère vu,
On me ferait sans doute à croire que j'ai bu :
J'ai le ventre assez gros, et de taille assez forte
Pour porter tout mon vin sans que ma tête en porte.

PHILÉMON.

Afin qu'une autre fois on te croie un peu mieux
Prends de meilleurs témoins que ne sont pas tes yeux.

POLIDOR.

1755 Mais j'entends quelque bruit.

FLORICE.

Secourez Dorimène,
Qui pleure qui se plaint, que Palmédor emmène.

DORIMÈNE.

Au secours, Polidor.

POLIDOR.

Ha voleurs nous l'aurons,
Traîtres vous périrez, ou bien nous périrons.

SCÈNE DERNIÈRE.

**Doripe, Crisère, Polidor, Dorimène, Tirsis,
Lisette, Ormin, Guillaume.**

DORIPE.

*Doripe et Crisère, Lisette et Ormin arrivent au même temps que
Polidor commence à suivre Palmédor.*

Ha ma fille !

CRISÈRE.

Ha voleurs vous connaîtrez que l'âge
1760 En m'ôtant la vigueur m'a laissé le courage.

POLIDOR.

*Polidor après avoir fait un tour derrière le théâtre revient avec
Tirsis et Guillaume, et ramène Dorimène.*

Enfin nous apprenons que des esprits si vains
Ont plus de force aux pieds qu'ils n'en ont dans leurs mains

GUILLAUME.

Que cette occasion m'a bien fait reconnaître
Que je suis plus vaillant que je ne pensais être !
1765 Tout le bras me fait mal du coup que j'ai donné.

POLIDOR.

Madame, rassurez votre esprit étonné.

CRISÈRE, à Polidor et Tirsis.

Comment puis-je payer des faveurs si certaines ?
Que selon mes désirs n'ai-je deux Dorimènes !

TIRSIS.

Quand je puis réussir en ce que j'entreprends
1770 Je suis assez payé des peines que je prends ;
Que dessus ce sujet rien ne vous sollicite,

Polidor a sauvé le beau prix qu'il mérite,
Et Philémon et moi ne voulons aujourd'hui
Que l'honneur d'être aimé et de vous et de lui.

POLIDOR.

1775 Cher Tirsis je te dois des grâces immortelles,
Puisque ces bons effets sortent de nos querelles.

CRISÈRE, voyant Polidor et Tirsis s'embrasser.

Je suis aussi troublé de voir ce que je vois
Que ce ravissement m'avait donné d'effroi.

GUILLAUME, voyant la même chose.

1780 Je ne connais plus rien à leur façon de vivre,
Il faudra confesser enfin que je suis ivre.

DORIPE.

Rassurez-vous ma fille, et nous dites comment
Palmédor s'est conduit dans ce ravissement.

DORIMÈNE.

Je crois qu'hier au soir passant dans le village
Il sut que devions aller à l'ermitage,
1785 Et que nous partirions aussitôt que le jour
Commence à faire voir sa clarté de retour !
Si bien qu'il m'attendait, et m'avait enlevée
Si de ces lâches mains vous ne m'eussiez sauvée,
Et parce qu'en ce lieu l'on passe rarement
1790 Il m'y faisait passer pour fuir sûrement :
Ainsi sans y songer, il ne m'avait ravie
Que pour me rendre à ceux qui m'ont donné la vie.

CRISÈRE.

Lisette m'ayant dit, qu'il prenait ce chemin
J'y viens accompagné de Mélisse et d'Ormin.

ORMIN.

1795 Il est temps d'accomplir un si juste hyménée
Sans le remettre encore à la prochaine année,
Je sais qu'il ne tient pas à ces jeunes Amants
Qu'ils entrent dès ce soir dans les contentements.

CRISÈRE.

1800 Pour moi je suis d'avis sans tarder davantage
De croire ce qu'il dit touchant ce mariage,
Alors que Polidor la pourra posséder
Ce sera plus à lui qu'à nous de la garder
Nous serons déchargés du fardeau d'une fille
Qui n'est jamais léger aux pères de famille.

GUILLAUME.

1805 Monsieur si vous croyez qu'il soit si peu léger,
Quelque pesant qu'il soit je m'offre à m'en charger.

DORIFE.

L'avis d'Ormin me plaît et me rendrait contente.

POLIDOR.

Je ne vous dirai point que c'est là notre attente,
Je crois que notre Amour vous montre clairement
1810 Que nous ne serons pas d'un autre sentiment.

GUILLAUME.

Que je boirai de vin, si dedans cette fête
Mon ventre est trop petit j'en remplirai ma tête.

ORMIN.

Tirsis, vois-tu Florice, apprends ce que j'en crois,
Ce n'est pas un morceau fort indigne de toi.

TIRSIS.

1815 Si j'étais plus parfait j'aurais bien l'assurance
De mettre en sa beauté ma plus chère espérance.
Et mon premier Amour qui me combla de biens
Lui rendrait un captif qui romprait ses liens.

FLORICE.

1820 La volonté d'un père est la loi de la mienne
Et je n'ai point ici d'autre voix que la sienne.

CRISÈRE.

S'il ne tient qu'à sa voix, le mariage est fait,
Le bonhomme m'a dit que c'était son souhait,

Il parle à sa fille.

Mais puisque du danger qui vous avait atteinte,
Nous n'avons grâce aux Dieux ressenti que la crainte
1825 N'attendons pas l'effet que l'on a redouté,
Et regagnons Paris pour notre sûreté.
Déjà cette saison un peu froide et malsaine
Semble avecques ces vents nous chasser de Suresnes,
Nous partirons demain ; vous voyez bien aussi,
1830 Qu'il ne reste plus rien à vendanger ici.

Lisette, et Guillaume demeurent.

LISETTE.

Enfin de toute peur j'ai l'âme délivrée,
Enfin nous danserons et j'aurai ma livrée.

GUILLAUME.

Marions-nous Lisette, et faisons de même eux,
En ce temps un peu froid il fait bon coucher deux.

LISETTE.

1835 Cela m'est défendu, Guillaume que t'en semble
J'épouserais en toi quatre maris ensemble.

GUILLAUME.

Tout grossier que je sois n'ayant rien mérité,
L'on me caresserait si j'avais hérité.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Par grâce et privilège du Roi en date du 26. Avril 1635. Signé par le Roi en son Conseil Chapelain, il est permis au sieur Pierre du Ryer de faire imprimer une Comédie de sa composition, intitulée les VENDANGES DE SURESNES, ou à ceux qui auront droit de lui, et défenses sont faites à tous autres Libraires et Imprimeurs de contrefaire ledit livre ni en vendre ou distribuer d'autres que de ceux qu'aura fait ou fait faire ledit sieur du Ryer ou ceux qui auront droit de lui, et ce durant le temps de six ans, à compter du jour que ledit livre sera achevé d'imprimer à peine de quinze cents livres d'amende, et de tous dépends dommages et intérêts, ainsi qu'il est plus au long dans les dites lettres.

Et ledit sieur du Ryer a cédé, et transporté le susdit privilège à ANTOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire à Paris, pour jouir par lui dudit privilège le temps y mentionné suivant l'accord fait entre eux.

Achévé d'imprimer le 16. novembre 1635.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].